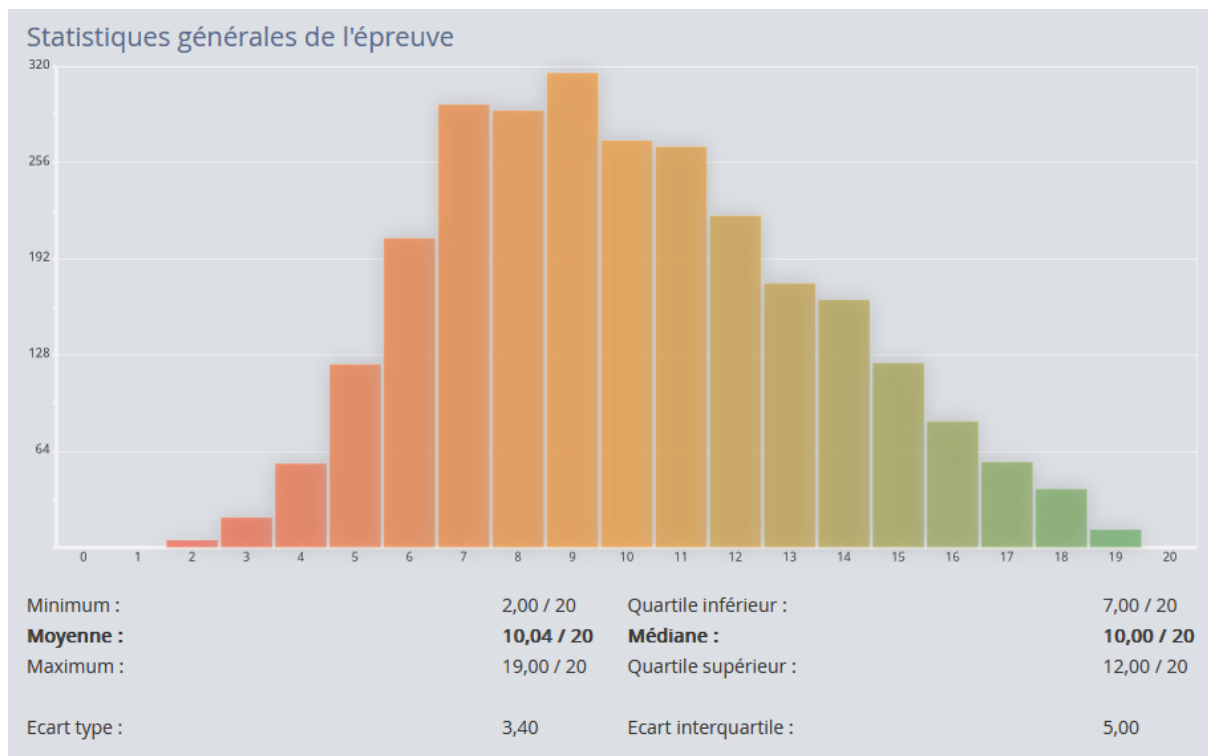


RAPPORT DE L'ÉPREUVE ÉCRITE HUMANITE



Sujet

Dans *Le pouvoir rhétorique. Apprendre à convaincre et à décrypter les discours* (Seuil, 2021), Clément Viktorovitch écrit :

« il est difficile d'établir une distinction claire entre les procédés qui relèvent de la conviction, et ceux qui tombent dans la manipulation. [...] Comment savoir, dès lors, si les moyens que nous mobilisons sont éthiques ? La réponse est sans appel : nous n'en sommes jamais certains. »

En quoi cette affirmation éclaire-t-elle votre lecture des œuvres au programme, *Les Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos, *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, et les deux essais d'Hannah Arendt, « Vérité et politique », extrait de *La Crise de la culture*, et « Du mensonge en politique », extrait du *Mensonge à la violence*¹ ?

¹ Les références données dans ce rapport renvoient aux éditions GF pour *Les Liaisons dangereuses* et *Lorenzaccio*, Folio essais pour « Vérité et politique », et Le Livre de Poche pour « Du mensonge à la violence ».

Bilan d'ensemble

Les candidats de la filière BCPST ont abordé l'épreuve d'Humanités avec tout le sérieux qui les caractérise. Ils avaient été bien entraînés à l'exercice de la dissertation dont les attendus ont été formellement respectés dans une écrasante majorité de copies. Ils se sont, le plus souvent, efforcés de dialoguer avec l'énoncé et de cerner les limites de la thèse de Clément Viktorovitch, et leurs développements, structurés en général, suffisamment amples, et très rarement indigents, témoignaient d'un travail satisfaisant sur les œuvres, même si les essais d'Hannah Arendt, d'une lecture plus ardue, ont été mobilisés de façon moins convaincante. Le jury tient donc, avant tout, à saluer l'engagement des étudiants dans le travail d'un thème et d'un programme qui ont manifestement suscité leur intérêt, et à remercier leurs professeurs pour la qualité de la préparation qu'ils leur ont dispensée.

Le bilan de la session 2024 est néanmoins mitigé. Le jury a constaté dans les copies davantage de lacunes conceptuelles que les années précédentes. Sans doute le sujet proposé aux candidats les a-t-il d'autant plus fait apparaître qu'il est centré sur l'impossibilité d'une délimitation. Pour penser l'intersection entre les procédés de conviction et les techniques manipulatoires, et prendre la mesure du problème éthique que pose ce recoupement, il est nécessaire d'avoir une idée bien précise de ce que signifient conviction, d'une part, et manipulation, d'autre part. Mais dans beaucoup de copies, le terme de « conviction » n'a pas été compris dans son sens contextuel — fait de convaincre, ce qui a conduit à des analyses fautives de l'énoncé, voire à des contresens. Le verbe « convaincre » a lui-même été employé, dans nombre de compositions, de manière si vague qu'il devenait un quasi-synonyme de manipuler : les notions étaient mal maîtrisées, ou tordues pour les besoins d'une démonstration qui en perdait sa validité. Nous reviendrons sur ces erreurs dans la suite de ce rapport, mais il importe de souligner, à son orée, que pour mener une réflexion pertinente sur le thème au programme, qu'il constitue une notion philosophique comme l'an dernier le thème du travail, ou qu'il revête une forme moins classique comme celui du faire croire, il faut avoir fixé lors de la préparation certains repères conceptuels, et s'y tenir au moment de l'épreuve, sans oublier toutefois que les mots s'interprètent au sein de l'énoncé : lorsqu'ils ont plusieurs sens, il convient de choisir le plus approprié, qui n'est pas toujours le plus courant. Dans l'énoncé, le parallélisme entre « conviction » et « manipulation » indique clairement qu'il s'agit dans les deux cas d'actions sur autrui : le contexte éclaire le sens.

La difficulté éprouvée par un nombre significatif de candidats à conceptualiser le sujet explique sans doute en partie leur propension à se réfugier, après qu'ils se sont acquittés consciencieusement sinon rigoureusement de son analyse, dans des problématiques et des développements préconçus. Cette tendance n'est certes pas nouvelle, mais le jury a été particulièrement frappé, cette année, par le décalage parfois très important entre les intentions affichées par les étudiants, soucieux, à juste titre, de revenir au propos de Clément Viktorovitch dans l'annonce du plan, la formulation des arguments, ainsi que les transitions, et la conduite effective d'un raisonnement qui tenait mal ses promesses. Il va de soi que le jury lit l'intégralité de chaque copie : les candidats qui, ne maîtrisant pas assez les œuvres, en ont été réduits à réemployer des corrigés ou des fiches en n'établissant des liens avec l'énoncé qu'aux endroits les plus stratégiques de la dissertation n'ont guère fait illusion. Ceux qui ont puisé de bonne foi dans leurs connaissances ont été assurément plus nombreux. Cependant, pour que le travail de préparation se traduise par une note satisfaisante au concours, il convient de mettre ses acquis au service de la réflexion sur le sujet, en les articulant dans un raisonnement progressif. En d'autres termes, dans le corps du devoir, la récitation de paragraphes, d'exemples et de citations appris par cœur ne doit pas remplacer la pensée, ni la parasiter, au risque d'en faire perdre le fil directeur : immotivée, la restitution des connaissances est susceptible de nuire à l'intelligibilité de la réflexion. Le jury encourage en outre les futurs candidats à se fier davantage à leurs capacités d'analyse : lors de cette session à nouveau, il n'a pas été rare qu'une introduction perspicace laisse place à un développement qui reflète trop peu les bonnes intuitions initiales. Or toute attention fine au sujet, à chaque étape de la dissertation, est valorisée, et la note finalement attribuée est étroitement corrélée à ce que le candidat a, en définitive, réussi à penser personnellement à partir de ce qu'il sait.

Enfin, les candidats n'ont pas toujours été suffisamment attentifs au bien-fondé des idées qu'ils avançaient, en particulier dans la troisième partie de la dissertation. Les thèses doivent être défendables à la fois en elles-mêmes, sur la base du programme, et au sein du raisonnement. Certains travaux débouchaient sur un fatalisme excessif, mettant en avant l'omniprésence indépassable de la

manipulation, et la justifiant parfois avec un zèle beaucoup trop marqué. Certes, les œuvres de Musset, Laclos et Arendt dépeignent des sociétés et des milieux où la duperie prolifère, et, dans le monde actuel, où se développent les vérités alternatives et autres manipulations des faits, il est compréhensible que le désenchantement de Lorenzaccio trouve écho chez les candidats. Néanmoins, chacune des œuvres du corpus montre, à sa manière, la nécessité d'une éthique de la parole, et permet d'en penser les conditions. Elles incitent donc à la vigilance critique, non au pessimisme résigné. Tout en explorant les ambivalences morales des situations et des êtres, elles offrent des jalons propres à dépasser le relativisme éthique dans lequel ont versé d'autres travaux — thèse d'autant moins convaincante que la manipulation avait souvent été fermement condamnée dans la partie précédente de la dissertation. Les principes et les normes varient en fonction des lieux et des sociétés, mais les valeurs ne sont pas seulement affaire de point de vue individuel : certains discours et certaines actions sont plus acceptables que d'autres, quel que soit le contexte susceptible de les expliquer. Les candidats auraient-ils, au cours d'une conversation ordinaire, plaidé pour une éthique à géométrie variable, argué de la corruption généralisée de la parole, abdiqué toute possibilité d'accès à la vérité ? Ont-ils cherché à pourvoir absolument leur dissertation d'une troisième partie ? Quoi qu'il en soit, le jury invite les étudiants qui se présenteront l'an prochain au concours à ne pas faire primer un quelconque idéal formel sur la qualité de la réflexion, et à se souvenir que « [les] mots représentent les pensées », comme le dit la marquise Cibo au Cardinal dans la scène 3 du premier acte de *Lorenzaccio*, à propos de « ceux qui mettent les mots sur leur enclume, et qui les tordent avec un marteau et une lime. »

Si la session 2024 a révélé des faiblesses argumentatives plus marquées que les sessions précédentes, le jury a également eu le plaisir, comme chaque année, de lire aussi de bonnes copies, dans lesquelles une connaissance intime des œuvres nourrissait une authentique réflexion, personnelle et pertinente : c'est vers cela que les futurs candidats doivent tendre, et on espère les y aider en abordant ci-après les principales étapes de la dissertation.

I. Introduction

Dans la mesure où les attentes formelles de l'introduction étaient bien connues, la majorité d'entre elles comportant une amorce, la citation intégrale du sujet, son analyse et sa reformulation synthétique, sa problématisation, l'annonce du plan et le rappel des œuvres au programme par ordre chronologique, nous nous concentrerons sur les étapes les plus cruciales : l'analyse et la problématisation. Avant d'en venir à ces moments-clés, le jury souhaite néanmoins rappeler que l'introduction doit être proportionnée à la dissertation : dans quelques travaux, des introductions-fleuves atteignaient jusqu'au tiers de la composition, tandis que dans d'autres, elles se réduisaient à moins d'une demi-page. L'introduction a vocation à éclairer le sens de la citation et à en faire apparaître l'enjeu, ce qui implique que l'analyse et la problématisation ne soient ni bâclées, ni pointillistes : définir chacun des termes de l'énoncé, ou presque, au lieu de se focaliser sur les notions-clés amène en général à perdre de vue sa signification globale, dont l'élucidation est pourtant le but du travail, de même que le pullulement des questions – on en a lu, dans deux copies, pas moins de vingt-deux — échoue immanquablement à dégager un problème. Les amorces sont également parfois trop longues, mais le jury déplore surtout que beaucoup de candidats choisissent de commencer leur dissertation par une citation n'entretenant avec le sujet qu'un rapport lointain, et qui contribue même parfois à en biaiser l'interprétation. Mieux vaut, comme d'autres l'ont compris, amener le propos à traiter en l'illustrant par une référence philosophique, littéraire, ou artistique, ou en l'y confrontant. Plusieurs étudiants ont ainsi introduit efficacement le problème éthique soulevé par Clément Viktorovitch en évoquant la comédie dramatique de Roberto Benigni, *La Vie est belle*, dans laquelle un père juif sauve son fils de l'horreur d'un camp de concentration en lui faisant croire que sa famille participe à un jeu organisé pour son anniversaire, ou en s'appuyant sur des comédies de Marivaux comme *Le Jeu de l'amour et du hasard*. Certains ont donné des exemples littéraires de manipulations indiscutablement condamnables, tels que *Bel-Ami* de Maupassant, pour les opposer à l'incertitude éthique mise en avant dans le sujet : cela était nettement préférable à la restitution d'une citation mal rattachée à l'énoncé.

I. A. Remarques et conseils

I. A. a. Analyse du sujet

Le sujet proposé aux candidats est extrait d'un manuel de rhétorique récemment publié. Il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation qui, selon son sous-titre, est destiné à « apprendre à convaincre et à décrypter les discours », afin que l'art de la parole, et le pouvoir qu'il confère, soit mieux partagé. Or, l'exercice du « pouvoir rhétorique » appelle un questionnement éthique : si parler, c'est agir, il y a lieu de déterminer les critères auxquels se référer pour savoir si l'action est bonne ou mauvaise. La citation qui fournit le sujet de la dissertation présente la particularité d'être centrée sur les techniques grâce auxquelles on rallie un interlocuteur à ses vues, à propos desquelles Clément Viktorovitch affirme, de façon très catégorique, qu'elles ne garantissent pas la valeur morale de cet acte de langage.

L'énoncé ne présente pas d'obscurité majeure, et pourtant, comme nous l'avons souligné au début de ce rapport, il a fait l'objet d'analyses fautives, en particulier en ce qui concerne la notion de conviction. Bien souvent, au lieu de l'interpréter en contexte, les candidats lui ont attribué une définition figée qu'ils ont dans un second temps cherché à concilier à toute force avec la suite de la citation, ce qui a inmanquablement eu pour résultat d'en déformer le sens. « Conviction » a ainsi reçu des acceptions diverses et parfois flottantes, certaines introductions hésitant même entre différentes significations : opinion à laquelle on tient, comme dans l'expression « avoir des convictions », « croyance forte », voire foi religieuse, ou encore certitude, et même savoir. Ce terme-clé a ainsi été, dans nombre de copies, affublé d'un sens passif et subjectif, lecture erronée qui amenait à substituer au couple d'actions consistant à convaincre et à manipuler, qui était au cœur du propos de Clément Viktorovitch, l'attelage bancal « être convaincu et manipuler ». On en arrivait à affirmer que selon l'auteur, avoir des convictions, c'est risquer de sombrer dans la manipulation, voire, lorsque le gauchissement de l'énoncé a été plus marqué encore, être fatalement destiné à s'y livrer : ceux qui sont assurés de détenir la vérité, aveuglés par leurs certitudes, voudraient absolument imposer leurs vues aux autres, au point de perdre toute lucidité quant aux moyens employés pour y parvenir, au point aussi de ne plus s'interroger. L'art de convaincre autrui a été confondu avec l'assurance ou la naïveté de l'individu qui ne se demande guère si « les moyens qu'[il] mobilis[e] sont éthiques » : la question morale explicitement posée dans la citation était balayée. Certains candidats sont parvenus à une lecture similaire alors même qu'ils avaient initialement attribué à la notion de conviction son sens transitif, au motif que « pour convaincre, il faut être convaincu ». Cessant de considérer la conviction avant tout comme une action sur autrui, ils en envisageaient les ressorts personnels, sans se rendre compte que la force de conviction ne dépend pas nécessairement de l'adhésion à une thèse : un avocat, par exemple, peut défendre un client sans croire à son innocence. Enfin, conférer un sens passif à cette notion ne permettait pas d'intégrer à l'analyse les « moyens » sur lesquels se focalise Clément Viktorovitch, et on ne cherchait le plus souvent nullement à caractériser ou à illustrer « les procédés qui *révèlent* la conviction », pour reprendre un lapsus trouvé dans plusieurs copies. De manière plus générale, la dimension majeure des procédés a été largement négligée, convaincre et manipuler étant eux-mêmes ramenés à tort à des moyens de faire croire. Par conséquent, les copies dans lesquelles l'art de convaincre et les méthodes manipulatoires ont été placés au centre de l'analyse et de la réflexion ont été particulièrement valorisées.

Au chapitre des défaillances observées lors de cette session, il faut encore signaler la dilution des notions-clés et les raccourcis. « Convaincre » a, dans certaines dissertations, été pris au sens large de faire croire et à peine défini. On rapprochait alors la conviction et la manipulation à peu de frais : « pour manipuler on a besoin de convaincre ». Souvent aussi les moyens et les fins étaient amalgamés : convaincre et manipuler seraient difficiles à distinguer car ces actions ont « un même but, faire adopter une opinion personnelle à quelqu'un qui ne la partage pas ». Ce n'est guère ce qu'écrit Clément Viktorovitch, selon qui des techniques similaires peuvent être employées à des desseins différents, la conviction et la manipulation. De ces notions, il ne donne pas le contenu, mais le jury est en droit d'attendre de candidats ayant étudié pendant un an le thème du faire croire qu'ils puissent le spécifier. Leur capacité à distinguer, au terme du développement plutôt qu'au terme de l'analyse initiale, ces deux modalités du faire croire, et à leur donner corps, a, du reste, été un critère important de hiérarchisation des copies. Dans l'introduction elle-même, trop peu ont été en mesure de préciser que convaincre vise à susciter un assentiment éclairé. On convainc – notamment — par des raisons objectives. La vérité est donc au fondement de cet acte de langage. Toutefois, celui-ci ne revient nullement à l'énoncé de la

vérité, ainsi que l'ont écrit beaucoup trop hâtivement un certain nombre d'étudiants qui assimilaient en général, symétriquement, la manipulation au mensonge sur lequel elle repose, pour retrouver, peut-être, des problématiques familières : la vérité, comme le montre Hannah Arendt, est impuissante, et il ne suffit pas de la dire pour entraîner l'adhésion. Clément Viktorovitch n'oppose ni le vrai et le faux, ni la réalité et l'imagination, ni celui qui parle de bonne foi et le menteur.

Si la notion de manipulation a été mal analysée dans un certain nombre de copies, remplacée par celle de mensonge, ou encore, plus étonnamment, par celle de persuasion, elle a néanmoins, dans l'ensemble, été mieux traitée que celle de conviction. Établissant des liens entre les deux phrases de l'énoncé, soulignant le caractère péjoratif de l'expression « tomber dans », un nombre significatif de candidats ont indiqué que la manipulation n'est pas conforme aux valeurs morales : ici, le contexte a été judicieusement exploité pour déterminer le sens. Les raisons de cette immoralité n'ont pas toujours été assez précisément explicitées cependant. L'idée que la manipulation est destinée à servir des intérêts personnels a souvent été formulée, et tel est bien le cas ; toutefois, œuvrer pour ses intérêts propres n'a rien de condamnable en soi. Souligner que le manipulateur n'a aucun égard pour autrui était déjà plus pertinent. On aurait souhaité que davantage de candidats s'avisent qu'à l'inverse celui qui cherche à convaincre est, en principe, respectueux de l'autre. La notion d'éthique n'a pas non plus été source d'embarras : sa définition comme valeur morale attribuée aux actions est apparue assez régulièrement dans les dissertations. Dans certains travaux néanmoins, l'éthique a été réduite à la sincérité ou à la véracité, ce qui est très contestable : une célèbre controverse a opposé à ce sujet Emmanuel Kant et Benjamin Constant. Cela a pu conduire à une prise en charge confuse de cette dimension du sujet dans la suite de la composition.

On l'aura compris, le jury aurait souhaité que les analyses soient plus abouties dans davantage de travaux, d'autant qu'une bonne lecture de l'énoncé conditionne largement la pertinence de l'argumentation, et donc la réussite de l'épreuve. Pour aider les futurs candidats à améliorer cette étape décisive, on rappelle que le travail d'interprétation mené même rapidement au brouillon, et dont l'introduction rédigée est le reflet, doit remplir les objectifs suivants.

1. Circonscrire le thème exact de la citation, c'est-à-dire répondre à la question : de quoi parle l'auteur, au juste ? Le repérage de synonymes, ou, plus largement, de mots ayant trait au même thème, peut être utile à cet effet : dans la citation de Clément Viktorovitch, la reprise du terme « procédés » par le pronom « ceux », puis, dans la seconde phrase, par le substantif « moyens », révèle que l'auteur s'intéresse spécifiquement aux méthodes employées pour convaincre et pour manipuler, à partir desquelles il rapproche ces deux actes de langage.

2. Identifier la thèse : quelle idée l'auteur avance-t-il à propos du thème qu'il aborde ? Il est loisible de s'appuyer sur une reformulation, pour commencer à s'approprier sa pensée. Il n'est pas facile de différencier à coup sûr les méthodes employées pour convaincre et pour manipuler, écrit Clément Viktorovitch, autrement dit encore, nous sommes susceptibles d'employer les mêmes méthodes dans les deux cas, de sorte que nous ne sommes jamais assurés d'emporter l'adhésion honnêtement. Il importe également d'être attentif à l'angle sous lequel est traité le thème – en l'occurrence, l'angle éthique –, ainsi qu'au point de vue adopté. À cet égard, trop peu de candidats ont perçu que c'est le locuteur, et non son destinataire, qui ne peut statuer sur les procédés : « mobiliser » est un verbe d'action.

3. Expliciter la thèse pour en mesurer la portée, dans l'optique de la problématisation. Pour cela, comme il ressort des remarques précédemment émises, il y a lieu de donner aux notions principales leur sens contextuel. Cela implique de confronter à l'énoncé les définitions spontanément données, et éventuellement de les modifier. À attribuer un contenu précis aux termes de conviction et de manipulation, on comprend que l'indifférenciation éthique soutenue par Clément Viktorovitch ne va pas de soi, puisque convaincre, c'est amener à admettre délibérément la validité d'une idée, sur des bases rationnelles, tandis que manipuler, c'est forcer l'adhésion. On comprend aussi pourquoi l'auteur met en avant une telle incertitude : le manipulateur ne doit-il pas, pour influencer autrui, lui tenir des discours logiques, au moins en apparence, lui fournir de bonnes raisons ? Pour dégager la thèse, il faut aussi examiner la construction de la citation : la locution adverbiale « dès lors » montre que c'est le constat de l'indistinction des procédés, dans la première phrase, qui amène, dans la seconde, à poser le problème éthique.

Le jury a lu de très bonnes introductions, dans lesquelles les objectifs rappelés ci-dessus ont été en grande partie satisfaits. Il a valorisé tout effort réel d'exploration du sens de la citation, en dépit même

de certaines méprises, pourvu que ces dernières n'affectent pas trop lourdement l'interprétation de l'énoncé.

I. A. b. Problématisation de la citation

Problématiser consiste à mettre en évidence ce qui, dans une citation, suscite question. Pour cela, il ne suffit pas, comme on l'a maintes fois souligné dans les précédents rapports, de mettre l'énoncé à la forme interrogative. Lorsque l'on se demande « en quoi [il est] difficile de distinguer manipulation et conviction et de discerner une certaine éthique dans les moyens employés », on répète le sujet sans pointer le problème soulevé par la citation : si les mêmes méthodes sont susceptibles d'être employées pour forcer l'adhésion et pour créer un assentiment lucide, sur quels critères fonder une action sur autrui respectueuse ? La problématique suivante, lue dans une copie, est ainsi plus pertinente, malgré la maladresse d'expression : « on pourrait se demander dans quelle mesure manipulation et conviction seraient trop similaires pour les différencier, ce qui poserait un problème d'éthique pour qui veut convaincre sans manipuler. » L'énoncé contenait cette année une question — rhétorique, comme l'ont compris beaucoup de candidats — dont la simple reprise, parfois très assumée, n'était guère satisfaisante. « On peut réutiliser la question proposée par l'auteur en se demandant comment savoir si les moyens que nous mobilisons sont éthiques », écrit un étudiant. Il aurait fallu, au minimum, modifier l'adverbe interrogatif : n'est-il pas possible de faire une différence éthique entre les procédés employés pour convaincre, d'une part, et pour manipuler, d'autre part ? Plus précisément encore : le manipulateur, en tant qu'il cherche à imposer une idée à autrui, n'utilise-t-il pas des méthodes spécifiques, distinctes de celui qui cherche à entraîner une adhésion sensée ? Pas plus que la reproduction de l'énoncé ou de sa reformulation sous la forme d'une question, la multiplication des « problématiques » prenant appui sur les termes du sujet, plutôt que sur son sens global, ne permet d'en dégager efficacement l'enjeu, dont les reformulations successives éloignent souvent les étudiants sans qu'ils semblent s'en apercevoir, comme dans cette introduction : « Mais est-on toujours certain de ne pas savoir si nos actions sont éthiques ? N'y a-t-il pas des cas où nous savons pertinemment que ce n'est pas le cas ? Par exemple, le mensonge peut-il être éthique ? Et la vérité l'est-elle toujours ? Par ailleurs, comment savoir si nos actions et celles des autres sont éthiques ? Comment démasquer les procédés de manipulation ? »

Cette année encore, il a été difficile à certains candidats d'articuler analyse et problématisation, des introductions bien menées étant finalement ternies par des problématiques mal formulées voire hors-sujet, et dont disparaissaient les notions-clés, parfois pour tout le reste de la composition : « L'auteur nous dit donc que la distinction entre la *manipulation* et la *conviction* est impossible. Toutefois la manipulation est de nature coercitive, elle cherche à ramener une personne à son avis en lui faisant violence tandis que la conviction cherche à prouver par la vérité. On se demandera à la lumière des œuvres au programme dans quelle mesure les procédés de conviction *ou* de manipulation permettent de créer la distinction entre le *menteur* et le *diseur de vérité*. » Ici, « manipulation » et « conviction » ont été bien définis, mais au lieu de creuser la tension entre ces deux définitions pour circonscrire le problème, le candidat a finalement mis sur le même plan les deux notions en les coordonnant par « ou » et leur a substitué le couple mensonge et vérité. La volonté — en soi louable — de rattacher la problématique au thème de l'année a pu également avoir pour effet de déplacer l'enjeu. La conviction et la manipulation ont ainsi été ramenées lors de la problématisation, sinon dès l'analyse, au faire croire, en général, d'où des questionnements très vagues et très insuffisants : « peut-on faire croire sans manipuler ? », « pouvons-nous avoir la certitude que faire croire est moral ? » Parfois, « faire croire » était entendu comme synonyme de manipuler seulement, et on y opposait la conviction. Enfin, certains ne sont pas parvenus à tirer tout le parti souhaitable de la dimension rhétorique de la conviction et de la manipulation, qu'ils avaient pourtant bien repérée, et ont fait dévier le sujet vers le langage ou la parole : « le langage doit-il toujours passer par la raison pour faire le bien ? »

Pour améliorer la problématisation, on conseille aux futurs candidats de la déduire d'une analyse rigoureuse du sujet. Par le contenu précis qu'elle confère aux notions-clés dans le contexte de la citation, par la caractérisation de la logique de l'énoncé et donc de la pensée de l'auteur, une bonne analyse contribue à faire émerger un problème, à mettre au jour une ou plusieurs difficultés posées par le propos de l'auteur, et telle est bien sa vocation. Certaines introductions étaient, à cet égard, tout à fait satisfaisantes :

« l’auteur désigne par les termes de “conviction” et de “manipulation” respectivement les actions de convaincre, c’est-à-dire emporter l’adhésion en faisant l’usage d’arguments raisonnables, et celle de manipuler, c’est-à-dire implanter des idées chez l’autre dans le but de parvenir à des fins souvent dégradantes pour la personne manipulée. Exprimées de cette façon, les deux actions en question semblent bel et bien distinctes et difficilement susceptibles d’être confondues. En effet, dans la fable de La Fontaine “Le corbeau et le renard”, lorsque le renard use de sa ruse pour gagner le fromage, il est difficile d’affirmer qu’il n’avait pas pour objectif de manipuler le corbeau. Dans cet exemple, la conviction en tant que parole sincère et la manipulation sont indéniablement opposées et tout à fait discernables contrairement à ce qu’affirme Clément Viktorovitch, qui semble remettre en question l’éthique de nos discours, c’est-à-dire le respect des mœurs et des valeurs vis-à-vis de l’humanité. On peut alors se poser la question suivante : sommes-nous vraiment inconscients et impuissants quant à l’usage que l’on fait de la parole ? »

Dans les lignes précédentes, l’analyse, mieux encore que la question finalement retenue, laquelle élargit trop le questionnement à la parole, fait ressortir ce qui mérite d’être interrogé dans la thèse de l’auteur, même si la référence à la fable ne s’imposait nullement, compte tenu de la clarté des définitions données. D’autres candidats ont réussi à problématiser efficacement l’énoncé en émettant une objection précise et fondée, ce qui est également de bonne méthode, à condition que la problématisation n’anticipe pas trop sur l’argumentation, et ne se transforme pas en une annonce de plan à peine déguisée. Au terme d’une analyse minutieuse, un candidat s’est ainsi demandé, de façon concise, mais pertinente : « Notre sens moral et notre sens de l’éthique ne nous permettent-ils pas justement de n’utiliser que la conviction et de nous abstenir de manipuler autrui ? » On voit qu’une seule question peut suffire à cerner un problème de façon bien plus opérante qu’une salve d’interrogations entre lesquelles on laisse au correcteur le soin de choisir et qui ont surtout pour effet de l’égarer.

I. B. Éléments d’analyse et de problématisation

Clément Viktorovitch fonde la thèse de l’indétermination éthique des procédés sur un argument exprimé dans la première phrase de la citation : il n’est guère aisé de faire le départ entre les méthodes argumentatives d’une part, et les méthodes manipulatoires d’autre part. L’idée de la neutralité de la technique était déjà défendue par Gorgias. Au premier abord, elle peut néanmoins surprendre, puisque convaincre et manipuler sont deux manières très différentes de faire croire, d’un point de vue moral, comme le suggère l’expression « tomber dans la manipulation », qui traduit une déchéance. En philosophie, on distingue habituellement non pas la conviction et la manipulation, mais la conviction et la persuasion : la conviction s’adresse à la raison tandis que la persuasion fait appel aux sentiments et à l’imagination. Ce couple de notions fait partie des « repères philosophiques » mobilisés en classe de Terminale et a pu être utilisé lors de la préparation au concours. Le titre de l’ouvrage dont la citation est extraite, autant que le propos lui-même, invitent toutefois à entendre la notion de conviction dans son sens rhétorique, et à l’inscrire ainsi pleinement dans le thème du faire croire, dont l’étude a nécessairement conduit les candidats à s’intéresser à l’art de l’éloquence. Convaincre, c’est entraîner l’adhésion en se fondant sur des arguments fondés en raison, ainsi que sur sa légitimité morale à les émettre, sans ignorer les ressorts de l’émotion. Pour le dire avec Aristote, dont la théorie est restée célèbre, la conviction repose sur le *logos*, l’*ethos* et le *pathos*, triade que l’on a eu plaisir à voir exploitée dans quelques travaux, dans sa version grecque ou latine, *docere*, *placere*, *movere*. À l’opposé, manipuler est éthiquement condamnable car cela consiste à imposer une idée à autrui. Il s’agit d’une forme de communication contraignante, dans laquelle la liberté de l’interlocuteur est réduite, de sorte qu’il n’est pas en mesure d’examiner l’idée à laquelle on cherche à le faire adhérer coûte que coûte². Le manipulateur crée un rapport de force, dans son propre intérêt et au détriment de sa victime. Conférer à la conviction sa signification rhétorique, sans la limiter à la pure rationalité, permet cependant d’expliquer pourquoi Clément Viktorovitch pointe la difficulté à établir une typologie éthique des

² Cf notamment Philippe Breton, *La Parole manipulée*, 1997, p. 75. Il n’est pas impossible que les candidats aient abordé cet ouvrage, classique, ou d’autres du même auteur, dans le cadre de la préparation.

procédés, au-delà du paradoxe : ceux qui cherchent à manipuler, comme ceux qui souhaitent convaincre, s'appuient sur des ressorts rationnels et affectifs, tout autant que sur l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes. À ne considérer que les moyens, la conviction et la manipulation se recoupent. Du reste, si on peut utiliser des procédés argumentatifs pour manipuler, n'est-il pas tentant, inversement, de verser dans des méthodes manipulatoires pour convaincre, d'autant plus si on estime que la fin est susceptible de racheter les moyens ? La formulation de l'énoncé évoque un glissement subreptice d'une valeur éthique à l'autre, comme si la manipulation était toujours à la lisière de la conviction, faisant planer sur elle l'ombre du discrédit.

La seconde partie de la citation découle de l'affirmation initiale. Clément Viktorovitch, en exprimant sa thèse d'abord implicitement, sous la forme d'une question rhétorique, puis explicitement, souligne avec force la confusion éthique, grâce au présent de vérité générale, et au modalisateur « sans appel ». La réflexion s'élargit, puisque l'opposition entre convaincre et manipuler disparaît au profit d'un questionnement sur la valeur éthique des procédés. Le point de vue est ici celui du sujet qui s'interroge sur son action, et s'engage dans sa parole : la première personne du pluriel, absente au début de la citation, est employée deux fois. Le questionnement étant révélateur d'une exigence éthique, il faut l'attribuer à celui qui cherche à agir honnêtement sur autrui. Au contraire, pour le manipulateur, les moyens sont totalement indifférents. La seconde moitié de la citation suggère que les aspirations morales sont vouées à être insatisfaites à la fois parce qu'il est objectivement difficile de fixer un classement éthique des moyens, et parce que leur mise en œuvre augmente l'ambiguïté. Les procédés sont en effet réinscrits dans l'ordre de l'action, alors qu'ils étaient envisagés plus abstraitement dans un premier temps : il est question des moyens que « nous mobilisons », c'est-à-dire des techniques auxquelles nous avons recours dans des situations concrètes et des contextes précis, qui peuvent imposer des compromis éthiques au nom de l'efficacité. Pour convaincre, il y a lieu de faire preuve de pragmatisme, de s'adapter aux circonstances, d'autant qu'il faut souvent faire prévaloir ses idées sur d'autres vues, dont les défenseurs sont susceptibles de passer par des moyens déloyaux. Des questions difficiles à résoudre se font alors jour : est-il légitime, par exemple, d'employer des méthodes discutables pour faire triompher une noble cause ? La première personne du pluriel indique peut-être aussi qu'au-delà du questionnement individuel, l'éthique du faire croire est l'affaire de tous.

Pour problématiser la citation, plusieurs voies étaient ouvertes. Il était loisible de faire ressortir la tension entre convaincre et manipuler, que Clément Viktorovitch atténue : jusqu'à quel point l'indistinction pourrait-elle régner au niveau des procédés, alors que la conviction et la manipulation sont des actes de langage si opposés sur le plan éthique ? N'est-il pas possible d'identifier des méthodes indiscutablement manipulatoires, ne serait-ce qu'à l'aune de la répugnance que l'on éprouve à y recourir ? Il était également loisible de questionner la logique du propos, en se demandant si l'ambivalence des moyens implique nécessairement une impossibilité de statuer sur leur éthique. En effet, les procédés ne « tombent [pas] dans la manipulation » comme spontanément : il faut pour cela qu'un manipulateur les emploie. Or, comment celui qui fait croire en instrumentalisant autrui dans son propre intérêt pourrait-il méconnaître la valeur de ses méthodes ? Enfin, il était tout à fait légitime d'interroger les conséquences de la thèse soutenue par Clément Viktorovitch : souligner l'indétermination éthique des procédés, n'est-ce pas risquer d'alimenter un relativisme dangereux, de justifier tous les moyens ? En somme, le propos soumis aux candidats cette année soulève, en brouillant la frontière entre conviction et manipulation, l'enjeu fondamental de l'éthique du faire croire : peut-on et doit-on affirmer qu'il n'existe pas de limite bien définie entre les moyens honorables d'emporter l'adhésion, et ceux qui ne le sont pas ?

I. C. Deux exemples d'introduction

Pour aider les candidats à mieux cerner les attentes du jury, nous reproduisons ci-dessous deux introductions lues lors de cette session, suivies d'éléments d'appréciation.

- Une introduction satisfaisante

Les sophistes constituent un groupe d'orateurs grecs qui enseignent l'art de la rhétorique au cours de l'Antiquité. Ils sont vivement critiqués par Platon, notamment dans le *Gorgias*, qui dénonce leur attention portée davantage à la manière de dire les choses plutôt que sur le contenu

des choses en elles-mêmes. Platon réprimande leur pouvoir de manipulation qui n'est pas au service d'une volonté de convaincre. Clément Viktorovitch écrit dans *Le pouvoir rhétorique. Apprendre à convaincre et à décrypter les discours* : « il est difficile d'établir une distinction claire entre les procédés qui relèvent de la conviction, et ceux qui tombent dans la manipulation. [...] Comment savoir, dès lors, si les moyens que nous mobilisons sont éthiques ? La réponse est sans appel : nous n'en sommes jamais certains. » Ici, Viktorovitch affirme qu'il n'existe pas de méthode pour distinguer manipulation et conviction. Pourtant la manipulation constitue un acte volontaire de tromper quelqu'un en lui faisant croire quelque chose que l'on sait faux pour servir des intérêts personnels. En revanche, la conviction se définit comme une volonté de convaincre, c'est-à-dire de faire adhérer quelqu'un par la raison, à quelque chose dont on est soi-même convaincu. Ces notions pourtant bien distinctes semblent pourtant se recouper, s'entremêler, voire se confondre dans certains cas. Dans quelle mesure la distinction entre manipulation et conviction est-elle ambiguë et comment serait-il possible de lever l'ambiguïté quant à l'éthique des actions des hommes ? En *s'* appuyant sur le roman épistolaire *Les Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos, la pièce *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset et les deux essais d'Hannah Arendt « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique », nous verrons tout d'abord le caractère indissociable des deux notions. Nous étudierons ensuite la séparation entre les deux qui repose sur la volonté. Enfin nous nous intéresserons aux indices qui permettent de distinguer les intentions des hommes et la morale de leurs actions.

Dans cette introduction cohérente, aux justes proportions (un peu plus d'une page sur sept), le candidat définit précisément les notions de conviction et de manipulation, et problématise efficacement le sujet sur cette base. En dehors d'une erreur de reprise pronominale fréquente dans les copies, signalée par un astérisque, l'expression, correcte et claire, est le signe d'une pensée maîtrisée. Malgré une excellente amorce, mettant en lumière les procédés rhétoriques, ces derniers sont délaissés dans une analyse que l'on aurait également souhaité plus précise quant à la notion d'éthique. Par ailleurs, le candidat assimile à tort convaincre et être convaincu. Mais le jury est enclin à passer sur certains manques, pourvu que l'on s'investisse dans un authentique dialogue avec la citation.

- Une introduction insuffisante

Dans le *Canon de la critique de la raison pure*, Kant qualifie la créance comme tenir quelque chose pour *vraie*. Or selon Descartes la croyance est une créance subjectivement suffisante et objectivement insuffisante. Clément Viktorovitch va plus loin en disant : « il est difficile d'établir une distinction claire entre les procédés qui relèvent de la conviction, et ceux qui tombent dans la manipulation. [...] Comment savoir, dès lors, si les moyens que nous mobilisons sont éthiques ? La réponse est sans appel : nous n'en sommes jamais certains. » Ainsi, selon Clément Viktorovitch, il semble compliqué d'établir des différences entre les démarches qui sont issues de la conviction, c'est-à-dire tenir pour vrai quelque chose de subjectivement suffisant mais objectivement insuffisant et celles issues de la manipulation, c'est-à-dire un procédé qui vise à faire adhérer *à* autrui une idée qui n'est pas forcément tenue pour vraie de la part de l'initiateur du faire croire. Viktorovitch rajoute qu'il est impossible d'être *sûre* que nos procédés sont éthiques, autrement dit aucun initiateur du faire croire ne peut savoir à l'avance si ses méthodes vont préserver ou non l'intégrité physique ou mentale de chacun. À la lumière des *Liaisons dangereuses* de Laclos, un roman épistolaire abordant les vices et les passions de la haute société du 18^{ème} siècle, de *Lorenzaccio* de Musset, une pièce de théâtre évoquant les manigances du cousin du duc Alexandre de Médicis, *de* *Du mensonge en politique* d'Hannah Arendt, une réflexion sur les documents du *Pentagone* et de *Vérité et politique*, d'Hannah Arendt, une réflexion sur la vérité de fait et la vérité de raison, nous aborderons la problématique suivante : *est-ce que* la conviction et la manipulation se confondent-elles systématiquement ou bien une distinction entre les deux est-elle possible ? Nous verrons tout d'abord que la séparation entre les démarches qui relèvent de la conviction et celles relevant de la manipulation ne peut être établie puis nous verrons qu'il est parfois possible de faire cette distinction et enfin nous verrons que dans certains procédés les initiateurs du faire croire ne se rendent pas compte de leur propre démarche.

Cette introduction, d'une longueur comparable à la précédente, pour une copie cependant plus courte, ne permet pas d'établir clairement le sens et l'enjeu de l'énoncé. Le candidat plaque sur le sujet des définitions tirées d'ouvrages philosophiques au prisme desquelles il l'aborde, comme le montre la reprise, dans l'analyse, des éléments donnés en amorce. L'effort — louable — de définition obscurcit alors le propos : ici, les connaissances sont mobilisées à mauvais escient. La formulation est en outre souvent maladroite. La problématique n'est pas dénuée de pertinence, même si elle tend à gauchir la thèse de Clément Viktorovitch, mais, en l'absence d'analyse convaincante, elle est privée de fondement. L'annonce de plan est très vague. Le candidat voit ce qu'il faudrait démontrer, sans avoir les moyens de le faire. Précisons enfin qu'il est inutile de résumer les œuvres au programme dans l'introduction : le rappel des titres suffit amplement.

II. Développement

II. A. Remarques et conseils concernant l'ensemble du développement

II. A. a. Argumentation

Dans la lignée des sessions précédentes, les candidats qui se sont présentés au concours en 2024 connaissaient les attendus du développement. Ils se sont attachés à rendre compte du propos de Clément Viktorovitch, et à en cerner les limites. Ils se sont souvent efforcés de prolonger la réflexion dans un dernier temps de leur devoir, ce qui est souhaitable, mais nullement impératif. Les compositions étaient en général organisées en sous-parties clairement identifiables, développant chacune un argument illustré par un ou plusieurs exemples issus des œuvres au programme. Un nombre significatif d'étudiants ont en outre fait l'effort de ménager des transitions entre les grandes parties de leur développement. Même dans les copies plus faibles, on a tâché d'offrir un travail structuré, avec dialogue et débat.

La méconnaissance des exigences de base de la dissertation est, bien sûr, sanctionnée dans la note. Ont en particulier obtenu des résultats médiocres les travaux s'apparentant à des exposés sur tel ou tel thème isolé du contexte de la citation et n'y figurant même parfois pas explicitement (la manipulation, le mensonge, la vérité), les rares compositions purement illustratives, dans lesquelles la thèse de Clément Viktorovitch n'a fait l'objet d'aucune tentative de discussion, les dissertations dont les grandes parties abordaient chaque œuvre dans des paragraphes monographiques successifs sans jamais les faire dialoguer, dérogeant au principe de l'exercice comparatif, et les compositions très insuffisamment étayées.

Le jury se réjouit de ce que la forme de l'exercice soit respectée. Il invite toutefois les futurs candidats à ne pas alourdir inutilement leur propos en anticipant excessivement sur l'argumentation à venir au début de chaque grande partie : une annonce de la thèse est suffisante. Il déconseille également l'emploi de citations d'auteurs hors programme dans les articulations du développement – au début des grandes parties, dans les transitions, voire au début des sous-parties. Cette pratique, qui s'est répandue cette année, brouille le plus souvent le raisonnement aux yeux du correcteur, puisqu'il est assez rare que les citations mobilisées s'y intègrent suffisamment bien.

Surtout, il convient de rappeler que le respect des codes de la dissertation ne garantit pas à lui seul l'obtention d'un bon résultat à l'épreuve d'Humanités. Le cadre formel doit être un stimulant pour la pensée, non une coquille vide. À cet égard, le jury a été cette année plus souvent déçu que lors des sessions antérieures. Trop de candidats ont avancé, en introduction, en début de partie, en transition, des pistes pertinentes, à propos de l'indistinction éthique entre la conviction et la manipulation, ou au contraire, au sujet de leur distinction, sans que le contenu des parties ne corresponde au programme initialement fixé. Certains même, dans les bilans partiels, prétendaient avoir démontré ce qu'ils n'avaient nullement prouvé. Tout se passe comme si ces candidats avaient appliqué à l'énoncé les règles formelles de la dissertation et en avaient déduit un plan détaillé dont ils ne percevaient pas pleinement le sens, et auquel ils n'étaient pas toujours en mesure de donner corps, faute de dominer assez les notions et les œuvres. Parfois, les étudiants n'ont peut-être pas eu l'assurance nécessaire pour mettre en œuvre un projet argumentatif tout à fait recevable, le temps limité de l'épreuve incitant à trouver refuge dans des connaissances acquises, trop artificiellement rattachées au sujet. Dans d'autres cas, hélas nombreux cette

année, ils ont reproduit plus ou moins bien un corrigé ou un cours, sans même faire référence au propos de Clément Viktorovitch après l'introduction, et le jury a pu avoir le sentiment désagréable que ces étudiants auraient rendu le même devoir si le sujet avait été différent. Il faut donc redire, à l'attention des futurs candidats, que la copie est valorisée à raison d'une réflexion précise sur l'énoncé, que les acquis ont vocation à soutenir, et non à remplacer.

Les difficultés rencontrées par les étudiants pour conduire une argumentation pleinement convaincante ont tenu à une compréhension souvent lacunaire de l'énoncé, comme il ressort des remarques concernant l'analyse du sujet (I. A. a.). On ne saurait défendre avec justesse une thèse que l'on a mal comprise, ni la contester totalement efficacement, et il est difficile de poursuivre à bon escient la réflexion sur de telles bases. Dans la majorité des travaux néanmoins, la partie dévolue à la discussion de la thèse de l'auteur, qu'elle ait été développée dans un premier temps, comme dans beaucoup de copies, ou dans un second temps, démarche qui n'est pas exclue, a été la plus solide et la plus convaincante, les candidats y employant en général correctement la notion de manipulation. La troisième partie a fréquemment été la plus faible du devoir, soit qu'elle constitue un passage obligé prudemment mais obscurément rattaché au sujet et tournant à la récitation de cours, soit qu'elle fasse redondance avec les parties précédentes dans une maladroite tentative d'union des contraires, soit qu'elle ramène à la thèse de Clément Viktorovitch, parfois à l'insu du candidat, au lieu de faire progresser la pensée.

À cela il faut ajouter que la structure binaire du propos de l'auteur a conduit certains étudiants à aborder successivement la conviction et la manipulation, en particulier lorsqu'il s'agissait d'illustrer la thèse de l'auteur, alors que le sujet requerrait plutôt de traiter de front ces deux modalités du faire croire dans les sous-parties de manière à en examiner l'intersection. Toutefois, lorsque les notions étaient dominées et que les deux paragraphes étaient logiquement articulés, une telle organisation était préférable à bien des plans en trois sous-parties entretenant avec la citation un rapport trop inégal. De manière générale, s'en tenir à deux paragraphes, dans une grande partie, n'empêche pas d'obtenir une bonne note. Précisons néanmoins que consacrer une grande partie à la conviction et une autre à la manipulation n'était pas recevable, puisqu'une telle approche revient à isoler de leur contexte les notions-clés du sujet sans affronter la thèse qui y est soutenue.

Enfin, la volonté de rattacher la citation de Clément Viktorovitch au thème de l'année a conduit à des développements insatisfaisants dès lors que la rigueur conceptuelle était abandonnée et que la conviction et la manipulation, assimilées, étaient noyées dans le faire croire. La dissertation prenait alors la forme d'une réflexion assez confuse sur la place de la morale dans le faire croire, ou se muait en un exposé consacré aux différentes manières de faire croire, éthiques ou non, à leur efficacité, à leur nécessité, sans dialogue avec le sujet, ni débat.

Au total, la plupart des candidats ont affiché cette année une louable attention au sujet, qui s'est concrétisée de façon très variable. Dans la majorité des copies, on a réduit l'embarrassante indétermination éthique entre les moyens de convaincre et les procédés manipulatoires mise en avant par Clément Viktorovitch à une opposition entre conviction et manipulation. Lorsque cette opposition était elle-même déviée vers d'autres, comme celle de la vérité et du mensonge, ou ramenée vers d'autres problèmes, par exemple celui de la légitimité du mensonge, les copies ont obtenu des notes médiocres. Il en va de même pour celles dans lesquelles on se focalisait sur la manipulation, en ignorant totalement la conviction. Ont été en revanche classés dans la zone médiane les travaux dont les auteurs s'efforçaient de distinguer manipulation et conviction, sans toutefois appuyer la réflexion sur une maîtrise suffisante des notions, ni les prendre continûment en considération conformément au sens global de l'énoncé, la notion de conviction, voire celle d'éthique, passant très souvent à l'arrière-plan. Plus les candidats parvenaient à préciser les points de contact entre la conviction et la manipulation, et à penser ce qui les différencie d'un point de vue moral, meilleurs ont été leurs résultats. Les notes les plus élevées ont été attribuées aux étudiants qui ont pertinemment intégré à la réflexion la question des procédés, centrale mais particulièrement négligée, et/ou qui ont su faire de leur troisième partie le lieu d'un approfondissement réel ou d'une résolution du problème soulevé par Clément Viktorovitch.

Compte tenu de ce bilan, il n'est pas inutile de rappeler aux futurs candidats les conseils formulés dans le rapport de la session précédente. Pour bien réussir l'épreuve d'Humanités, il faut concevoir l'énoncé, à chaque étape de la dissertation, comme un ensemble pourvu d'un sens cohérent et original. Certes, le sujet est choisi parce qu'il aborde des thèmes et des questions majeures du programme. Mais il les aborde toujours de façon spécifique, si bien qu'il y a lieu d'en déterminer la particularité et de l'affronter tout au long du devoir. On invite donc les étudiants à ne pas céder à la tentation de ramener

trop vite l'énoncé vers le connu, voire le rebattu. Il convient, au minimum, d'expliciter le lien établi entre celui-ci et les arguments avancés. Les candidats gagneront à s'assurer régulièrement qu'ils traitent tout le sujet, et rien que le sujet, ne serait-ce qu'en le relisant de temps en temps pour le confronter à leurs développements, à la fois pendant la phase exploratoire au cours de laquelle ils construisent le plan au brouillon, et pendant la phase de rédaction, lors de laquelle il arrive qu'ils perdent insensiblement le fil de leur pensée. Le jury n'ignore pas que la composition finalement rendue est un compromis entre ce que l'on souhaiterait démontrer et les ressources dont on dispose pour le faire, et que ce que l'on croit prouver n'est pas toujours ce que l'on établit en effet. Il n'en reste pas moins que les copies sont hiérarchisées en fonction de la qualité du dialogue qui y est établi avec la citation soumise aux candidats.

Les éléments de réflexion proposés ci-dessous (III. B.) suivent les trois étapes ordinaires de la dissertation : exploration de la citation dans la première partie, identification des difficultés qui surgissent alors dans la deuxième, prolongement de la réflexion tirant les conséquences de ce qui précède dans la troisième. Ce type de plan, pour être le plus usuel, n'est pas le seul possible. Il n'a de valeur que s'il n'est pas réduit à une caricature contradictoire qui accorde tout pour tout reprendre ensuite et finalement tout concilier. Autrement dit, il n'est opérant que s'il repose sur une juste compréhension de l'énoncé, qui seule permet d'en circonscrire la validité et les limites, et d'ouvrir finalement une nouvelle perspective sur le problème posé par l'auteur, à partir de la réflexion qu'implique son propos, et à quoi il invite.

II. A. b. Mobilisation du programme au service de l'argumentation

Le programme a été travaillé avec un soin qui honore les candidats de la filière BCPST. Ils se sont montrés capables d'en tirer des exemples précis. Davantage d'entre eux avaient mémorisé, cette année, des citations exactes, effort que le jury a apprécié – pourvu que les lignes retenues soient mises au service de l'argumentation. Les œuvres ont toutefois été inégalement mobilisées. Les étudiants connaissaient bien le roman de Laclos et le drame de Musset, qu'ils ont abondamment utilisés sans contresens majeur. Ils maîtrisaient moins les essais d'Hannah Arendt, dont celui consacré à la guerre du Vietnam a été privilégié, et les fragilités sur cette auteure se sont révélées parfois telles qu'elles n'ont pas permis de tirer de sa réflexion plus de deux ou trois exemples très vagues. Une telle inégalité de traitement entre les œuvres est, bien sûr, sanctionnée dans la note.

Comme lors des sessions précédentes, le programme a souvent été réduit à ses extraits les plus emblématiques, mais ceux-ci étaient relativement plus nombreux et variés : pour n'en citer que quelques-uns, dans *Les Liaisons dangereuses*, la scène de l'aumône, l'aventure de Prévan, et la lettre autobiographique de la Marquise de Merteuil ; dans *Lorenzaccio*, la scène de l'évanouissement, le long dialogue de l'acte III entre Lorenzo et Philippe, les manœuvres du cardinal Cibo ; dans les essais d'Hannah Arendt, la légitimité du mensonge en politique, les talents d'acteur et la crédibilité du menteur, et l'anecdote de la sentinelle médiévale, éléments présents à la fois dans « Vérité et Politique » et « Du mensonge en politique ». Les mêmes associations faisaient parfois retour de copie en copie, le phénomène d'autosuggestion analysé par Hannah Arendt étant presque invariablement comparé au processus qui conduit Valmont à aimer Madame de Tourvel, et Lorenzo à devenir vicieux. Que les candidats recourent surtout aux passages les plus marquants est tout à fait compréhensible. Parmi ceux qui viennent d'être énumérés, certains étaient très utiles à la réflexion sur le propos de Clément Viktorovitch.

C'est toutefois à la capacité de faire aussi appel à des épisodes moins en vue que le jury mesure la qualité de l'appropriation du programme. Lorsque les exemples sont précis mais mal rattachés au sujet, voire hors-sujet, conformément du reste à une argumentation qui, comme nous l'avons souligné, a trop tendu cette année à la dérive, le correcteur est en droit de se demander si la lecture personnelle des œuvres a été suffisamment efficace et approfondie. Dans certaines compositions, des candidats manifestement très dépourvus reprenaient, de partie en partie, le même exemple, qu'ils usaient jusqu'à la contradiction. Le tyrannicide commis par Lorenzo est à cet égard un paradigme. Jugé moral dans une grande partie, il était condamné dans l'autre, sans même parfois que l'on prenne la peine de distinguer deux plans d'analyse, tels que la fin et les moyens ; quant à Lorenzo, il était successivement travaillé par le doute, et très lucide, les étudiants ne se souvenant plus de la lettre du texte de Musset. Les menées du protagoniste du drame romantique fournissaient en revanche un excellent exemple d'ambiguïté éthique à ceux qui connaissaient bien la pièce. Dans les copies les moins bonnes enfin, on affirme de

manière péremptoire que l'œuvre à laquelle on fait référence confirme l'argumentation, sans préciser en quoi : l'effet « coquille vide » concerne également la mobilisation du programme. « Comme le pense Hannah Arendt », « comme l'illustre Madame de Tourvel », « comme le prouve Lorenzo », indiquent les étudiants avant d'asséner un argument qui ne repose sur rien de solide dans les œuvres : ils ne font guère illusion.

Quant aux citations, les remarques sont du même ordre. Le jury repère très aisément les travaux dont les auteurs n'ont fait qu'apprendre des bribes pour tenter de pallier leur méconnaissance des œuvres : les passages ne sont pas contextualisés, on attribue mal telle réplique ou tel extrait de correspondance parce que la mémoire n'a ancré dans aucun récit le personnage qui les prononce ou les écrit, on sollicite les citations, parfois jusqu'au contresens. Ainsi la seule occurrence de l'expression « faire croire » dans *Lorenzaccio* a-t-elle été détournée par plusieurs candidats désireux de prouver que le cardinal Cibo était particulièrement clairvoyant. « Me faire croire est peut-être impossible », dit-il au duc dans la scène 10 de l'acte IV (p. 178). Il vient de rapporter des faits qui révèlent que Lorenzo projette de tuer Alexandre, et ce dernier n'y ajoute pas foi. Le cardinal en prend acte : il ne parvient pas à convaincre le duc. Le pronom personnel désigne le personnage qui parle, non celui à qui il s'adresse. À l'opposé des copies qui reproduisent des citations sans dominer les ouvrages, certaines dissertations témoignent d'un authentique effort d'appropriation, de compréhension, et de mémorisation, comme en attestent les deux paragraphes reproduits dans la suite de ce rapport. Elles sont systématiquement valorisées.

Le jury invite par ailleurs les futurs candidats à bannir les erreurs et les approximations facilement évitables. Cette année encore, on déplore qu'il n'ait pas toujours été tenu compte du genre littéraire des œuvres, ne serait-ce que dans leur présentation, certains étudiants faisant référence au « roman » de Musset, par exemple, voire à la « pièce » de Laclos. Des anachronismes ont émaillé jusqu'aux meilleurs travaux : dans *Lorenzaccio*, le règne d'Alexandre de Médicis n'est pas une « dictature », et encore moins un « régime totalitaire », et si mettre en scène le combat des Républicains est une façon pour Musset, qui pratique *délibérément* l'anachronisme, d'évoquer la révolution manquée de Juillet, encore faut-il être capable de l'expliquer, et ne pas confondre les aristocrates florentins avec des démocrates.

Pour que les œuvres au programme soutiennent réellement l'argumentation dont elles constituent la base indispensable, il convient de les mettre en dialogue dans chaque sous-partie sans nier leur spécificité ni les plier artificiellement aux besoins de la démonstration. Cela suppose un patient travail d'assimilation, qui met en mesure non seulement de les citer ou de les raconter, mais encore de les commenter pour faire ressortir ce qui est de nature à appuyer les idées que l'on souhaite défendre au fil du raisonnement. Beaucoup de candidats l'ont bien compris.

II. B. Éléments de réflexion, partie par partie

II. B. a. Défense et illustration de la citation

Compte tenu de la compréhension souvent lacunaire de l'énoncé, les candidats qui sont parvenus à défendre et à illustrer avec justesse ses deux pôles majeurs, l'ambiguïté des moyens et la perplexité éthique dans laquelle elle est susceptible de plonger celui qui cherche à en déterminer la valeur, ont vu leurs travaux significativement valorisés.

Montrer qu'« il est difficile d'établir une distinction claire entre les procédés qui relèvent de la conviction, et ceux qui tombent dans la manipulation » implique de préciser quels moyens communs on peut employer pour parvenir à des fins différentes. Avancer que convaincre et manipuler ne se distinguent guère car ils visent tous deux à faire adhérer à une idée revenait donc à prendre le propos de Clément Viktorovitch à rebours. Affirmer péremptoirement, sans le justifier, que dans tel exemple, il y a conviction et manipulation à la fois n'était guère plus satisfaisant. En alléguant que les manipulateurs convainquent par leurs mensonges et leurs dissimulations, certains candidats se sont mieux centrés sur les méthodes, sans s'aviser cependant qu'ils mettaient en évidence des procédés spécifiquement manipulateurs, non des méthodes ambiguës : l'argument était bien mieux adapté au débat qu'à la défense du sujet. La remarque vaut aussi pour les paragraphes où on dressait un classement éthique de procédés, au risque de remplacer la réflexion par l'énumération. Les travaux dans lesquels on est

parvenu à faire valoir l'équivocité de l'outil rhétorique ont été rares, et se sont par conséquent positivement distingués. Plusieurs étudiants avaient ainsi mémorisé une réplique ironique adressée par Lorenzo à Venturi : « Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une période autour d'un beau petit mot, pas trop court ni trop long, et rond comme une toupie. » (*Lorenzaccio*, II, 4, p. 91) La métaphore a souvent été trop peu explicitée, mais la référence est très judicieuse : Lorenzo souligne que la maîtrise de l'art oratoire permet de se jouer du destinataire du discours, fasciné comme un enfant par le mouvement circulaire d'un verbe creux. Loin de toujours soutenir une légitime entreprise de conviction, elle peut donc être mise au service de la manipulation. Rares également ont été les copies dans lesquelles on a identifié clairement des procédés identiques ou comparables. Dans plusieurs dissertations néanmoins, on a montré comment « la manipulation utilise une apparente rationalité », pour reprendre une formulation pertinente, et rejoint ainsi la conviction, en faisant par exemple référence aux théories que ceux qu'Hannah Arendt appelle sarcastiquement, dans « Du mensonge en politique », les « spécialistes de la solution des problèmes » ont élaborées pour légitimer l'intervention militaire américaine au Vietnam et faire adhérer les citoyens à cette guerre essentiellement destinée à donner à voir l'image de la toute-puissance. La manipulation de masse s'appuie bel et bien sur des analyses prétendument rationnelles : le bombardement du Nord-Vietnam a été justifié par la « théorie selon laquelle “il suffit, pour étouffer une révolution, de la couper de ses sources de renforts et de fournitures extérieures” » (« Du mensonge en politique III, p. 40). Or s'il est logique que pour éteindre une révolution, on cherche à la priver de ses soutiens, le fait est que les responsables politiques et militaires s'accordaient à penser que le bombardement du Nord ne le conduirait nullement à s'avouer vaincu. Conférer à la notion de conviction un sens philosophique – amener à admettre par des preuves et des raisonnements — n'empêchait donc pas d'étayer la première phrase de la citation, même s'il fallait préciser que les raisonnements des manipulateurs sont spécieux, et les preuves fabriquées de toutes pièces, comme lorsque Valmont, dans *Les Liaisons dangereuses*, met en scène sa feinte générosité à l'attention du domestique de Madame de Tourvel qui le fait espionner (Lettre XXI). Dans cet épisode, bien connu des candidats et mobilisé dans de nombreuses copies, Valmont rétablit son image et nourrit sa crédibilité en tirant parti du désir qu'a la Présidente de se convaincre qu'il est vertueux : il y va donc de ce qu'Aristote appelle son *ethos*. L'utilisation de ce terme technique n'était guère attendue, mais il ne semblait pas impossible, sur la base du programme, de faire apparaître que le manipulateur construit son discours de manière à paraître digne de foi, à l'instar de celui qui veut convaincre : Hannah Arendt écrit à ce propos que « dans un débat sur des faits le seul facteur persuasif qui ait parfois une chance de l'emporter sur le plaisir, la peur et l'intérêt, est l'apparence personnelle. » (« Vérité et politique » IV, p. 324) À cet égard, lorsque Madame de Volanges écrit à Madame de Tourvel pour la convaincre de cesser tout commerce avec le Vicomte, elle se fonde sur l'amitié et l'expérience (Lettre IX, p. 97), de la même façon que Madame de Merteuil, pour manipuler Cécile Volanges, se fait passer pour une confidente et une amie expérimentée, ce qui suscite chez la jeune fille un vif enthousiasme (Lettre XXIX). La proximité entre manipuler et convaincre pouvait ainsi être efficacement corroborée par des couples de personnages, comme l'ont bien compris certains candidats. Le recours à l'imagination a été, dans une copie, remarquablement illustré :

La conviction comme la manipulation impliquent de passer par l'imagination du sujet. En effet, dans l'objectif de toucher la raison, employer l'imagination demeure une voie privilégiée. Ainsi dans *Lorenzaccio* de Musset, Lorenzo dit : « Ses yeux ont perdu le repos depuis que l'astre de votre amour s'est levé dans son pauvre cœur. » Il emploie ici une métaphore et laisse le duc s'imaginer que sa tante est éprise d'un amour si fort qu'il l'empêche de dormir. Lorenzo a donc recours à l'imagination pour mieux manipuler. Dans *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, Madame de Tourvel écrit à Madame de Volanges : « Ce redoutable Monsieur de Valmont qui doit être la terreur de toutes les femmes paraît avoir déposé ses armes meurtrières avant d'entrer dans ce château. » En ces termes, Madame de Tourvel essaie de convaincre son amie que Valmont n'est pas une liaison dangereuse et pour cela elle la fait imaginer Valmont comme un chevalier armé qui aurait laissé son épée devant la porte. Les deux œuvres témoignent ainsi de la nécessité de passer par l'imagination pour convaincre et pour manipuler. Nous pouvons donc affirmer que la manipulation et la conviction ont des procédés semblables.

Dans la sous-partie reproduite ci-dessus, une excellente maîtrise du programme met le candidat en mesure de circonscrire une façon de procéder commune à la manipulation et à la conviction. Reste à préciser qu'en s'adressant à l'imagination, on se fonde sur des ressorts émotionnels plus que l'on ne « touche la raison » de façon directe. On trouve dans les œuvres au programme plusieurs exemples du recours à l'affectivité pour manipuler, d'une part, et convaincre, d'autre part : Marie Soderini, dans la scène 4 de l'acte II de *Lorenzaccio*, fait ainsi appel aux sentiments familiaux pour ramener son fils à la vertu, comme le fait Madame de Merteuil pour que Madame de Volanges ne renonce pas au projet de mariage entre Cécile et Gercourt (*Les Liaisons dangereuses*, Lettre CIV). On peut donc accorder à Clément Viktorovitch que beaucoup de procédés sont ambivalents : lorsque l'on s'en tient à l'examen des techniques, dans l'abstrait, il n'est pas aisé de tracer une frontière nette entre les moyens de convaincre et les méthodes manipulatoires.

Pour enrichir l'argumentation, il était loisible d'examiner la mise en œuvre des procédés, d'autant que le verbe « mobiliser », dans la seconde phrase de la citation, y invite. On pouvait à cet effet se pencher notamment sur les finalités de la conviction et de la manipulation, les fins étant, dans toute action, liées aux moyens. Les candidats qui ont pensé à la notion de fin l'ont en général mobilisée dans la troisième partie de la dissertation. Certains l'ont opposée à Viktorovitch, ce qui est tout à fait recevable, à condition d'éviter les analyses mécaniques. Plusieurs candidats ont ainsi tenu pour parole d'Évangile, si l'on ose dire, une réplique du Cardinal Cibo souvent citée. Celui-ci assure le page Agnolo, qui répugne à lui remettre une lettre destinée à la Marquise, de ce que « rien n'est un péché quand on obéit à un prêtre de l'Église romaine » (*Lorenzaccio*, I, 3, p. 45). On a également lu dans une copie qu'en libérant une famille pauvre de ses dettes pour séduire Madame de Tourvel, Valmont agissait de façon totalement contraire à l'éthique. La situation est bien plus ambiguë que cela, comme l'ont vu beaucoup d'autres candidats. Si la finalité – tromper la Présidente — disqualifie le procédé, et si la générosité n'est pas réelle puisqu'elle est intéressée, les paysans échappent bel et bien « à la paille et au désespoir » (*Les Liaisons dangereuses*, Lettre XXI, p. 118) : du point de vue des conséquences immédiates — qu'il ne faut pas confondre avec les fins — l'action est bonne. Or bien souvent dans notre programme, la fin en vue de laquelle sont effectivement utilisés les procédés ne permet pas de leur assigner une valeur éthique nette. Voilà pourquoi il n'était pas tout à fait satisfaisant de recourir à la notion de fins dans la troisième partie de la démonstration, même si les candidats qui l'ont employée avaient le mérite incontestable de ne pas s'écarter du sujet à traiter : les œuvres concourent à dessiner les limites de l'éthique des moyens autant que celle des fins. Que penser, par exemple, des mensonges auxquels se sont livrés « des hommes d'État hautement respectés » comme de Gaulle et Adenauer (« Vérité et Politique » IV, p. 321) ? Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le premier entendait sauvegarder la puissance de la France, le second resoudre une nation traumatisée par le national-socialisme, pourtant ils se sont livrés, selon Hannah Arendt, à des manipulations politiques de masse. Plus souvent que les « non-faits » sur lesquels le président français et le chancelier allemand ont « édifi[é] leurs politiques » (*ibid.*), les étudiants ont évoqué l'assassinat d'Alexandre de Médicis, considérant, généralement, que le désir de mettre fin à la tyrannie rachetait les méthodes manipulatoires de Lorenzo. Pourtant, celles-ci le disqualifient, en tout cas à ses propres yeux. En jouant le rôle d'un débauché pour s'attirer la confiance de son cousin, Lorenzo estime l'être devenu. « Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau » (*Lorenzaccio*, III, 3, p. 133), confie-t-il à Philippe dans une célèbre réplique citée dans maintes copies : le recours à un moyen immoral peut se révéler corrupteur pour celui qui poursuit de nobles objectifs, car la mise en œuvre d'un procédé est susceptible de transformer celui qui en fait usage, ce qui ne fait qu'accroître l'indétermination éthique. Ainsi, dans la scène emblématique de l'aumône, Valmont éprouve un plaisir réel à être bon : « J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien ; et je serais tenté de croire que ce que nous appelons les gens vertueux, n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire » (*Les Liaisons dangereuses*, Lettre XXI, p. 120). L'émotion ressentie par le Vicomte suggère qu'il n'est pas dépourvu de sens moral, mais il s'empresse de la mettre à distance par une rationalisation qui l'intègre à une vision du monde libertine qui se veut affranchie de toute illusion. Enfin, en ce qui concerne les façons de faire et les buts visés, une connaissance approfondie du programme aurait pu conduire les candidats à soulever un paradoxe : s'en tenir à des méthodes éthiques ne garantit pas la valeur de l'action, puisque des moyens moraux peuvent aboutir à des résultats pémicieux. Cela vaut en particulier en politique. Dans « Vérité et politique », Hannah Arendt écrit ainsi que « les conséquences désastreuses pour toute communauté qui a commencé avec un sérieux total à suivre les préceptes éthiques dérivés de l'homme au singulier — qu'ils soient socratiques, platoniciens

ou chrétiens — ont été fréquemment mises en évidence. Longtemps avant que Machiavel ne recommande de protéger le domaine public contre le principe pur de la foi chrétienne (ceux qui refusent de résister au mal permettent aux méchants “de faire autant de mal qu’il leur plaît”), Aristote mettait en garde contre l’octroi de la parole au philosophe dans les choses politiques. » (« Vérité et politique », III, p. 312-313) En d’autres termes, si le principe chrétien de tendre l’autre joue, tel qu’il est énoncé par exemple dans l’*Évangile selon Matthieu* (5, 38-40), était systématiquement appliqué en politique, l’injustice finirait sans doute par régner, puisque l’on pourrait faire le mal impunément. Respecter en toutes circonstances l’éthique de la parole est susceptible d’avoir le même effet, et de laisser le champ libre aux manipulateurs : ainsi dans *Les Liaisons dangereuses*, ceux qui, face aux manipulations de Valmont et de Merteuil, profèrent des discours honnêtes — Madame de Volanges, mais aussi, par exemple, Madame de Rosemonde — ne sont pas en mesure d’empêcher la catastrophe.

Des écueils rencontrés lorsque l’on cherche à qualifier éthiquement les procédés, il était possible de déduire, dans un deuxième ou dans un troisième temps de la première partie, que l’entreprise de conviction confronte celui qui s’y engage à des incertitudes et des dilemmes moraux, dans la mesure même où il s’agit d’une action, qui s’inscrit dans l’ordre des affaires humaines pour reprendre l’expression d’Hannah Arendt. D’une part, faire croire est régi par un impératif d’efficacité qui amène à envisager de renoncer à l’exemplarité. Ainsi l’homme politique, qui est un homme d’action, est-il tenté par le mensonge, ou au moins porté à le justifier : « Si c’est la tentation presque irrésistible de l’historien professionnel que de tomber dans le piège de la nécessité et de nier implicitement la liberté d’action, c’est la tentation presque autant irrésistible du politicien professionnel que de surestimer les possibilités de cette liberté et de trouver implicitement des excuses à la dénégation mensongère ou au travestissement de faits. » (« Vérité et Politique », IV, p. 319) D’autre part, il faut tenir compte de la duplicité d’autrui, largement thématifiée dans les œuvres littéraires au programme, dont l’action se situe dans des sociétés où règne l’hypocrisie — le « grand théâtre » des *Liaisons dangereuses*, le carnaval permanent de la Florence de *Lorenzaccio*. Cette dissimulation omniprésente peut amener chacun à en rabattre sur ses prétentions éthiques, ne serait-ce que par instinct de conservation : « Prends le chemin que tu voudras, tu auras toujours affaire aux hommes », dit Lorenzo à Philippe, dans la scène 3 de l’acte III du drame de Musset (p. 134). Le personnage éponyme considère plus généralement, de façon pessimiste, qu’agir, c’est se compromettre, raison pour laquelle il conseille à Philippe de garder les « mains pures » (*Ibid.*). Sans aller aussi loin, on peut faire valoir que l’action engendre bien souvent des dilemmes et des questionnements éthiques. Beaucoup ont cru entériner la seconde phrase de l’énoncé en alléguant que les procédés manipulatoires sont difficilement discernables par leurs victimes : ils ont adopté le point de vue du destinataire du discours, qui n’est pas celui que prend Clément Viktorovitch, et ont bien souvent négligé la dimension éthique de son propos. D’autres, plus avisés, ont mis en avant l’ambiguïté morale des œuvres, sans toutefois la rattacher toujours assez précisément au thème du faire croire. D’autres enfin sont parvenus à bien illustrer la thèse de l’auteur par les doutes, voire les tourments des personnages, s’appuyant notamment sur la dualité de Lorenzo, et rappelant par exemple la question qu’il se pose dans la scène 3 de l’acte III — « Suis-je un Satan ? » — à laquelle fait écho une autre question, moins souvent citée, dans le monologue de la scène 3 de l’acte IV : « Suis-je le bras de Dieu ? » Les affres de la Marquise Cibo, dont se sont souvenus plusieurs candidats, ont aussi fourni un bon exemple. Double dégradé de Lorenzo, elle hésite à se donner à Alexandre pour le convaincre de renoncer à la tyrannie, comme en témoigne l’accumulation d’interrogations auxquelles elle ne trouve pas de réponse, dans la scène 3 de l’acte II : « Maintenant, que ferai-je ? Est-ce que j’aime Alexandre ? Non, je ne l’aime pas, assurément ; j’ai dit que non dans ma confession, et je n’ai pas menti. Pourquoi Laurent est-il à Massa ? Pourquoi le duc me presse-t-il ? Pourquoi ai-je répondu que je ne voulais plus le voir ? pourquoi ? — Ah ! pourquoi y a-t-il dans tout cela un aimant, un charme inexplicable qui m’attire ? » (*Lorenzaccio*, II, 3, p. 85) En sacrifiant la fidélité conjugale à ses convictions politiques, la Marquise ne sait si elle agit bien, et son embarras est d’autant plus grand qu’elle n’est pas certaine de ce qu’elle éprouve pour Alexandre. S’adressant à la ville de Florence, à la fin de la réplique précédemment citée, elle se demande : « Qui est-ce donc que j’aime ? Est-ce toi ? Est-ce lui ? » (*Ibid.*) Soumise à la pression du cardinal Cibo, assidûment courtisée par Alexandre (I, 3, p. 45) qui la séduit, aimant néanmoins son époux, désireuse de contribuer à la restauration de la République, elle est désemparée. Dans *Les Liaisons dangereuses* aussi, l’ambiguïté de sentiments dont on n’est jamais sûr de ce qu’ils sont, et qui restent obscurs aux personnages eux-mêmes, complique souvent l’évaluation des procédés. Nombre de candidats ont ainsi souligné que le Vicomte de Valmont finit par devenir le libertin converti par l’amour

qu'il prétendait être. Mais il fallait se garder de tout raccourci : l'amour de Valmont ne fait basculer son action sur Madame de Tourvel de la manipulation à la conviction ni automatiquement, ni rétrospectivement, ni sans mélange. Qu'un pur désir de conquête suscite des sentiments réels confère certes aux discours du Vicomte le fondement de la vérité, mais en dépit du personnage, incapable de s'ouvrir pleinement à l'amour et à son éthique à ce stade du récit. La lettre CXXV est éclairante à cet égard. Il y fait, à l'attention de Madame de Merteuil, le récit triomphal de la « capitulation » de la Présidente, s'enorgueillissant de ne s'être « écarté en rien des vrais principes de [la] guerre » qui préside, selon lui, et selon sa correspondante, aux rapports entre les hommes et les femmes (p. 406), et il s'efforce de conjurer le spectre de la « passion pusillanime » qu'il considère comme une « faiblesse » (p. 399). Il est loisible néanmoins d'opposer les « savantes manœuvres » (p. 400) par lesquelles il a obtenu une « victoire complète » sur la Présidente (*Ibid.*) — notamment, dans la Lettre CXXV, le jeu d'acteur auquel il se livre —, et la déclaration de son amour, après l'union charnelle : « Je ne sortis de ses bras que pour tomber à ses genoux, pour lui jurer un amour éternel ; et, il faut tout avouer, je pensais ce que je disais. » (p. 408) Moins l'amour se méconnaît et se nie, plus l'action de Valmont s'apparente en effet à la conviction, toutefois il n'y va pas de la valeur de vérité du discours, mais du degré de conscience du personnage. Trop souvent les candidats ont perdu de vue la question morale, et n'ont envisagé le brouillage entre la conviction et la manipulation que du point de vue de la conformité au vrai. Cela étant dit, lorsqu'il assure la Présidente de ses sentiments, Valmont cherche-t-il à la convaincre, ou son serment lui échappe-t-il ? Il convient également d'ajouter que le Vicomte n'envisage les procédés qu'il emploie que sous un angle pragmatique : il se représente en stratège de talent, Turenne ou Frédéric, dont la « pureté de méthode » (p. 406) tient non à l'éthique, mais à l'efficacité. Souvent, on a expliqué les sentiments de Valmont par l'autosuggestion, et dans bien des copies, cette notion arendtienne a fourni la base d'une troisième sous-partie tendant à se constituer en développement autonome par rapport à la citation. Là encore, la rigueur et la précision étaient de mise. L'autosuggestion en vertu de laquelle les manipulateurs adhèrent aux idées qu'ils cherchaient d'abord à imposer sans y croire tend à rapprocher leur action de la conviction, dans la mesure où ils s'efforcent finalement de défendre des thèses qu'ils estiment fondées. Néanmoins, à l'instar de Valmont, les « spécialistes de la solution des problèmes » auxquels les candidats ont souvent fait référence ne se sont guère interrogés sur l'éthique de leurs méthodes, et Hannah Arendt condamne leur ignorance coupable : en ne tenant pas compte des « rapports étonnamment véridiques des services de renseignement » (« Du mensonge en politique », II, p. 25), ils ont délibérément fermé les yeux sur les conséquences inhumaines de leurs décisions pour la peuple vietnamien, et sur les faits qui pouvaient remettre en cause leurs théories. Du reste, dans ce cas précis, Hannah Arendt parle d'inversion du phénomène d'autosuggestion : loin de se laisser entraîner par un effet de groupe, « les trompeurs ont commencé par s'illusionner eux-mêmes » (IV, p. 52). Et cette illusion concerne moins la validité des doctrines dont ils ont cherché à convaincre les citoyens, comme la théorie des dominos, à laquelle ils ne croyaient pas eux-mêmes (III, p. 39), que leur capacité à manipuler les Américains : « ils étaient tellement convaincus de pouvoir remporter un succès total, non pas sur le champ de bataille, mais dans le domaine des relations publiques, et si fermement assurés de la valeur de leurs postulats psychologiques quant aux possibilités illimitées de manipuler l'opinion, qu'ils ont anticipé, et sur la conviction généralisée, et sur la victoire dans cette bataille dont l'opinion publique était l'enjeu » (« Du mensonge en politique », IV, p. 52-53).

Une juste analyse de l'ambivalence des procédés de conviction et de manipulation permettait de concéder à Clément Viktorovitch, au terme du premier mouvement de la réflexion, que faire croire met l'éthique à l'épreuve. Pour autant, celui qui cherche à convaincre de façon honnête n'est pas dépourvu de repères fiables.

II. B. b. Débat

La discussion de la thèse a, dans bien des travaux, été plus réussie que sa défense et son illustration, les candidats parvenant en général à caractériser, de façon plus ou moins précise et étayée, la manipulation. Le jury déplore néanmoins que dans trop de copies, la notion de conviction ait été totalement escamotée à ce stade de la démonstration, et que la dimension éthique ait été très inégalement traitée.

Si nombre de procédés sont ambigus, certains se révèlent indiscutablement manipulatoires, ou, plus largement, contraires à l'éthique, quand d'autres relèvent nettement de la conviction. Comme l'écrit

un candidat, dont on aurait souhaité qu'il illustre son propos par des références plus spécifiques, « certaines situations autorisent la catégorisation conviction / manipulation. Un exemple est les libertins des *Liaisons dangereuses*, la Marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont. En effet, en plus de mentir, tromper, simuler, feindre et renverser la réalité dans le but de manipuler, leurs actions ont des répercussions négatives sur le reste des personnages du roman. » De fait, les œuvres au programme présentent tout un panel de procédés contraires à l'éthique, dans sa conception conséquentialiste, adoptée par beaucoup de candidats, qui en ont évoqué les effets tragiques, ou dans sa conception déontologique, selon laquelle peuvent être considérés comme immorales les manières de faire qui relèvent de l'instrumentalisation d'autrui et consistent à traiter sa personne comme une fin et non comme un moyen — pour reprendre les termes de la morale kantienne. Lorenzo corrompt les jeunes filles et trahit les Républicains qu'il condamne au bannissement pour qu'Alexandre croie à son amitié et lui fasse confiance ; la Marquise de Merteuil se sert de tout son entourage pour faire croire à sa réputation de vertu. À cet égard, il est intéressant de rappeler qu'au sens premier, le verbe « manipuler » s'applique à un objet que l'on tient dans sa main et que l'on utilise à son gré. Certains candidats ont remarquablement bien mis en évidence que la manipulation instaure une relation de domination irrespectueuse de la personne dont on se joue : « Il est possible de savoir que les procédés que nous employons sont moralement condamnables lorsque l'on instaure un rapport inégal avec l'autre qui conduit à l'humilier. [...] Dans *Les Liaisons dangereuses*, Valmont écrit une lettre à Madame de Tourvel qui peut être comprise à double sens. Soit il raconte une nuit d'amour torride avec Émilie, soit il exprime son amour tourmenté pour Madame de Tourvel. Valmont évoque le "pupitre" sur lequel il écrit alors qu'il s'agit du dos d'Émilie. Si cette lettre fait rire Émilie "aux éclats", cela montre bien qu'elle est rabaissante pour Madame de Tourvel. » On reconnaît aussi la manipulation à ce qu'elle vise à imposer une idée, au mépris de la liberté de pensée : en ce sens encore elle contrevient à l'éthique qui enjoint de considérer autrui comme un égal. Ainsi l'insistance des procédés employés semble-t-elle devoir être prise en compte dans leur qualification. Le cardinal Cibo presse sa belle-sœur de questions et utilise son statut de confesseur d'abord pour qu'elle lui donne le nom de celui qui essaie de la séduire, ensuite pour la convaincre qu'une relation avec Alexandre pourrait devenir « une source de biens abondante » (*Lorenzaccio*, II, 2, p. 84) : il tente ainsi, sans succès, de la manipuler. Quant aux mensonges politiques de l'époque moderne, Hannah Arendt les présente indiscutablement comme des manipulations de masse, sans commune mesure avec le mensonge politique traditionnel, qui lui paraît rétrospectivement inoffensif. Dans les régimes totalitaires, par exemple, la réécriture de l'histoire est permanente, avec les conséquences que l'on sait : perte de repères totale et cynisme généralisé (« Vérité et politique », IV, p. 328). Mais les démocraties n'échappent guère à ce fléau, qui y prend des formes spécifiques, telles que la transformation de la vérité de fait en opinion (« Vérité et politique », IV, p. 319). Certains candidats ont été en mesure d'opposer à ces démarches des moyens de convaincre éthiques. Un étudiant écrit ainsi que « convaincre à un rapport plus proche à la sincérité, c'est pourquoi c'est la vérité qui sert souvent d'argument », et donne l'exemple de Madame de Volanges qui, dans *Les Liaisons dangereuses*, tente d'écarter la Présidente de Valmont en raisonnant et en se fondant sur des faits avérés, ainsi que celui de Catherine, qui, dans *Lorenzaccio*, veut convaincre la mère de Lorenzo qu'il n'a pas totalement changé. La bienveillance de celui qui cherche à convaincre est ainsi aux antipodes de l'instrumentalisation d'autrui par le manipulateur. Le jury regrette que « Vérité et politique » n'ait pas été davantage exploité : loin de réduire la vie politique au mensonge et à la manipulation, comme le croyaient nombre de candidats qui avaient insuffisamment travaillé l'essai, la philosophe leur oppose la persuasion et la dissuasion qui doivent être au cœur de la vie authentiquement politique. Les garants éthiques en sont le caractère représentatif de la pensée (« Vérité et politique », III, p. 308-309), qui implique le respect de l'autre, et la conformité à la vérité factuelle, qui, pour être exclue du domaine politique, n'en est pas moins le fondement indispensable de l'opinion. Au nombre des procédés éthiques mis en avant par Hannah Arendt, on peut aussi ranger la persuasion par l'exemple : Socrate a, selon son analyse, sacrifié sa vie pour convaincre ses concitoyens qu'il vaut mieux subir le mal que faire le mal, c'est-à-dire pour valider un précepte éthique (*Ibid.*, p. 315-316). À défaut de pouvoir établir une limite éthique nette entre les procédés, on ne peut nier l'existence d'une polarisation entre méthodes manipulatoires d'une part, et méthodes éthiques d'autre part.

Nombre de candidats ont en outre objecté à Clément Viktorovitch, à très juste titre, l'intentionnalité de la manipulation. Les manipulateurs ont conscience de leurs actes, ils savent ce qu'ils

font, ils agissent délibérément, a-t-on souvent lu dans les copies. Voici un exemple de sous-partie très bien menée.

Cependant, savoir si les moyens que nous utilisons sont éthiques ou non peut être plus évident que ce que l'auteur écrit. Quand on sait que l'on veut tromper l'autre, on sait aussi que les moyens que l'on utilise sont moralement condamnables. Lorsque Lorenzo essaie de convaincre Catherine de se livrer au duc, il se rend compte de ce qu'il est en train de faire et lui dit brusquement : « Va-t'en ! », puis il dit plus loin : « J'allais corrompre Catherine. » Il réalise qu'il a du mal à se détacher du personnage incarnant le vice qu'il joue. Le fait qu'il se fasse horreur à *soi-même* en *réalisant de quoi* il voulait convaincre Catherine montre qu'il sait que c'est moralement condamnable. De même, Merteuil et Valmont utilisent Danceny et Cécile comme des *pions* pour arriver à leurs fins. Ils profitent de leur ignorance pour les manipuler, et donc savent que les procédés qu'ils emploient ne sont pas éthiques. Lorsque Cécile lui demande conseil pour savoir si elle peut employer le mot « amour » avec Danceny, Merteuil utilise des arguments dont elle sait qu'ils vont être retournés. Elle lui dit de n'utiliser ce mot que si elle ne peut plus se retenir, et donc ainsi elle réussit à convaincre Cécile de faire ce qu'elle souhaite qu'elle fasse. Puis, Merteuil écrit plus loin : « ces enfants ne savent pas que quand ils écrivent je t'aime ils disent je me rends. » Cela montre la stratégie condamnable de Merteuil qui profite de l'ignorance de Cécile pour la manipuler.

Il n'y a guère, en effet, de manipulation involontaire, contrairement à ce qu'ont soutenu certains étudiants dans la première partie de leur dissertation, alléguant notamment l'exemple de Danceny, qui presse Cécile d'accepter le « moyen simple, commode et sûr » qu'a trouvé Valmont pour qu'ils se rencontrent – sans savoir qu'il l'engage à remettre les clés de sa chambre à celui qu'il croit être son ami (Lettre XCIII). On pourra juger le Chevalier bien naïf. Il n'en reste pas moins que, comme Cécile, il est manipulé. Si la manipulation ne peut être inconsciente, et si on n'y « tombe » pas à son insu, c'est qu'elle est tout aussi finalisée que la conviction, comme le montrent les œuvres : au début des *Liaisons dangereuses*, chacun des deux protagonistes expose à l'autre un « projet » dans le but de le convaincre de sa validité (Lettres II et IV) ; toute l'existence de Lorenzo est tendue vers le tyrannicide, devenu pour lui une obsession confinant à la folie ; si les objectifs officiellement affichés ont varié au fil de la guerre du Vietnam, l'objectif réel, entretenir pour elle-même l'image de la toute-puissance, a en revanche été poursuivi sans relâche (« Du mensonge en politique », II, p. 26-30). La complexité même des stratégies que les dupeurs élaborent pour parvenir à leurs fins, et que les candidats ont souvent bien décrites, prouve également que l'on ne saurait verser dans la manipulation fortuitement. Ont été souvent mobilisées, dans *Les Liaisons dangereuses*, la lettre autobiographique de Madame de Merteuil (Lettre LXXXI), et l'aventure de Prévan, dans *Lorenzaccio*, la subtilisation de la cotte de mailles (acte II, scène 6) et le tapage quotidien destiné à habituer les voisins au bruit d'une lutte (acte III, scène 1). L'analyse que fait Hannah Arendt des ressorts du mensonge sur lequel repose la manipulation a plus rarement été exploitée, du moins à ce stade de la dissertation : elle rappelle dans « Vérité et Politique » que le menteur « accommod[e] ses “faits” au bénéfice ou au plaisir, ou même aux simples espérances de son public » (p. 320), ce qui suppose évidemment une conscience aiguë des moyens. Non sans humour noir, elle souligne aussi à partir de l'exemple des archives de Smolensk que la réécriture de l'histoire, manipulation caractérisée, posait bon nombre de problèmes techniques à celui qui s'y livrait et qui ne pouvait donc ignorer ce qu'il faisait (p. 327). Dès lors, quand les manipulateurs emploient des procédés qui relèvent de la conviction, ils les détournent, les faisant passer dans le domaine de la manipulation. Ainsi, dans les *Liaisons dangereuses*, Valmont n'argumente avec Madame de Tourvel que pour instrumentaliser sa raison morale et retourner contre elle sa foi et sa vertu — contrairement à Madame de Volanges dans les lettres IX et XXXII. Valmont ne fait en outre appel aux sentiments de la Présidente que dans le but de semer chez elle la confusion la plus totale, avec une grande cruauté : « Mon projet, au contraire, est qu'elle sente, qu'elle sente bien la valeur et l'étendue de chacun des sacrifices qu'elle me fera ; de ne pas la conduire si vite, que le remords ne puisse la suivre ; de faire expirer sa vertu dans une lente agonie ; de la fixer sans cesse sur ce désolant spectacle ; et de ne lui accorder le bonheur de m'avoir dans ses bras, qu'après l'avoir forcée à n'en plus dissimuler le désir » (Lettre LXX, p. 227). L'*ethos* du libertin converti par l'amour est un leurre, même si les sentiments sont ambigus, là où l'amitié que Madame de Volanges présente comme le fondement de ses conseils est bien réelle. À cela on peut

ajouter que la jouissance qu'éprouvent les libertins à manipuler naît aussi de la transgression d'une morale qu'ils connaissent parfaitement et qu'ils tournent en dérision, comme on a eu plaisir à le lire dans certains travaux, un candidat rappelant pertinemment l'oxymore employé par Valmont dans la lettre où il fait à Madame de Merteuil le récit de l'éducation de Cécile : « catéchisme de la débauche » (Lettre CX, p. 363). Le Vicomte ne se délecte-t-il pas de « ravir [Madame de Tourvel] au dieu même qu'elle adore » (Lettre VI), l'amenant à bafouer ses valeurs en s'abandonnant délibérément à une passion adultère, dans une capitulation totale, de l'esprit et du corps ?

Bien plus, l'absence de questionnement éthique est un révélateur certain de la manipulation : le manipulateur ne veut pas savoir si les moyens qu'il mobilise sont moraux, pourvu qu'ils soient efficaces. Autrement dit, pour celui-ci, comme l'écrit un candidat, « tous les moyens sont bons », ce qui n'est pas le cas pour celui qui s'efforce de convaincre : les étudiants qui se sont mépris sur le sens du propos de Viktorovitch, et y ont vu l'expression du risque d'aveuglement éthique auquel exposent des « convictions fortes », se sont privés de cet argument. Il était possible de l'étayer sur d'un extrait du monologue du cardinal Cibo, dans *Lorenzaccio* : « Que ton commissaire apostolique s'enferme avec sa probité dans le cercle étroit de son office, je remuerai d'une main ferme la terre glissante sur laquelle il n'ose marcher. » (II, 3, p. 78) Contrairement à Baccio Valori, l'envoyé de Paul III, le cardinal ne s'embarrasse pas de scrupules, et s'écarte sans états d'âme de la justice pour servir les intérêts du pape à Florence. On pouvait aussi penser aux méthodes des stratèges de la communication politique, telles que les décrit Hannah Arendt dans « Du mensonge en politique » : « la seule limite qui s'impose à l'action du spécialiste de relations publiques se présente lorsqu'il s'aperçoit de l'impossibilité de "vendre" certaines opinions ou certaines convictions politiques à ces mêmes personnes qu'il aurait pu "manipuler" pour leur faire acheter une certaine marque de savon. » (I, p. 18) Les documents du Pentagone prouvent en effet que les hommes politiques et leurs conseillers ont imaginé les procédés les plus divers, indépendamment de leur valeur éthique, puisque parmi les « opérations de diversion » envisagées figure « le lancement d'"offensives" de diversion ailleurs dans le monde en même temps que la création d'"un programme de lutte" contre la pauvreté "dans les pays sous-développés." » (*Ibid.*, II, p. 33). Les conséquences humaines des méthodes utilisées n'importent guère au manipulateur, qui ne fait cas ni des ravages des opérations militaires, ni des bienfaits d'une action caritative. Le viol de Cécile Volanges dans *Les Liaisons dangereuses*, souvent évoqué par les candidats, est également de nature à prouver cette indifférence. La Marquise de Merteuil, qui se dit née pour venger son sexe, en a permis les conditions, et elle reste totalement sourde à la souffrance exprimée par la jeune femme dans la Lettre CIV. Elle se moque de Cécile avec une condescendance et une ironie glaçante : « Hé bien ! Petite, vous voilà donc bien fâchée, bien honteuse, et ce M. de Valmont est un méchant homme, n'est-ce pas ? [...] Voyez donc, la pauvre enfant, comme elle est à plaindre ! [...] Malgré les louanges que je suis forcée de vous donner, comme vous voyez, il faut convenir pourtant que vous avez manqué votre chef d'œuvre ; c'était de tout dire à votre maman. » (Lettre CV, p. 341) Cette absence totale de considération contraste fortement avec la compassion de Madame de Rosemonde qui, après que Madame de Tourvel lui a appris qu'elle s'est « consacrée » à son neveu et du même coup « perdue » (Lettre CXXVIII, p. 413-414), veut la convaincre de ne pas trop céder aux illusions de l'amour : « J'ai cru, ma chère belle, qu'il pourrait vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer aux idées chimériques d'un bonheur parfait dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination [...]. Cet emploi d'adoucir vos peines, ou d'en diminuer le nombre est le seul que je veuille, que je puisse remplir en ce moment. Dans les maux sans remède, les conseils ne peuvent plus porter que sur le régime. Ce que je vous demande seulement, c'est de vous souvenir que plaindre un malade, ce n'est pas le blâmer. Eh ! qui sommes-nous, pour nous blâmer les uns les autres ? » (Lettre CXXXI, p. 418-419) Dans ce passage, la métaphore topique de la passion amoureuse comme maladie, ainsi que la méditation sur la tolérance, fondée sur la foi, concourent à alléger Madame de Tourvel du poids de la culpabilité. À l'inverse, dans un cynisme suprême, il n'est pas rare que le manipulateur rejette la responsabilité de la manipulation sur sa victime : ce serait à elle de se questionner. L'épiphore qui ponctue la lettre de rupture que la Marquise de Merteuil a dictée au Vicomte de Valmont est célèbre : « ce n'est pas ma faute... » (Lettre CXLI). On voit aussi ce processus à l'œuvre chez Lorenzo, plus discrètement, lorsqu'il avance dans la scène inaugurale du drame romantique que la jeune fille qu'il corrompt avait des prédispositions au vice qu'il se serait contenté de faire éclore (*Lorenzaccio*, acte I, scène 1, p. 28). Cette inversion de culpabilité ne doit pas tromper : elle est elle-même une forme de manipulation. Or dans un nombre significatif de travaux, les candidats ont excessivement insisté, à ce stade du développement, sur la responsabilité de la victime, ne tenant pas

plus compte du point de vue adopté par Clément Viktorovitch que dans la première partie, et lui objectant à tort que dans nos œuvres, certains personnages sont parfaitement capables de distinguer les manipulations, si bien que c'est aussi à celui qui en est l'objet de faire preuve de lucidité. La nécessité de développer un esprit critique est incontestable, encore faut-il en penser les conditions, comme nous y reviendrons bientôt. Encore faut-il aussi ne pas exagérer les torts de la victime au point de dédouaner le manipulateur.

La discussion de la thèse aura permis de mettre en évidence qu'il est tout à fait possible, lorsque l'on entend faire croire honnêtement, de disqualifier certains procédés, en particulier ceux, identifiables et conscients, qui relèvent de la manipulation.

II. B. c. Prolongement

Dans la troisième partie de la dissertation, bien souvent moins développée que les précédentes et plus souvent inachevée que lors de la session précédente, les candidats ont emprunté des chemins divers. Beaucoup se sont intéressés aux moyens de déjouer la manipulation, ce qui n'était recevable que s'ils ne substituaient pas au dialogue avec le propos de Clément Viktorovitch la récitation de paragraphes de cours sur l'éducation, l'art de la fiction, l'esprit critique, la presse, ou encore les vertus du débat, juxtaposés tels quels. À l'opposé de ces collages infructueux, on a fait valoir, dans quelques travaux, la nécessité d'exercer le jugement moral, pour ne pas céder à la tentation du mensonge, et ainsi bien user de notre liberté par rapport au réel. Il n'était pas rare que les candidats se focalisent plutôt sur les finalités de l'action, avec des réalisations diverses : quand certains ont adopté un pragmatisme décevant, en arguant de la nécessité de la manipulation dans la société et dans la vie politique, d'autres ont exploré de manière nuancée l'éthique des fins. Plusieurs étudiants, enfin, ont mis en avant l'impératif de s'interroger sur les moyens mobilisés. Cela était très pertinent, pourvu que la dernière partie ne se mue pas en un exposé sur la nécessité de rechercher la vérité, éthique et énoncé de la vérité étant confondus. Nous prolongerons les pistes de réflexion esquissées ci-dessus en nous penchant sur la responsabilité de celui qui fait croire. Nous avons accordé à Clément Viktorovitch que cette action confronte à des dilemmes moraux parfois épineux, mais nous lui avons opposé que celui qui l'entreprend n'est nullement dépourvu de repères. Il lui revient donc de questionner ses actes et leurs conséquences, dont il doit nécessairement répondre. Ainsi la responsabilité est-elle susceptible de fonder l'éthique du faire croire.

Faire croire engage la responsabilité individuelle. Les candidats ont souvent envisagé, dans la deuxième partie de leur composition, les effets de la manipulation du point de vue des victimes. Toutefois, on peut également mettre en évidence, à ce stade du développement, que celui qui mobilise des moyens de faire croire doit en assumer les conséquences. Madame de Volanges raconte ainsi à Madame de Rosemonde, dans la lettre CLXXIII des *Liaisons dangereuses*, comment la Marquise de Merteuil a été mise au ban de la société après la révélation de deux de ses lettres par Danceny, dénouement que les étudiants ont parfois évoqué de façon simpliste pour appuyer l'idée que les manipulations finissent toujours par être découvertes, et leurs auteurs punis. Parallèlement, dans *Lorenzaccio*, le peuple se venge des crimes de Lorenzo en le jetant dans la lagune (acte V, scène 7). L'héroïne de Laclos, comme le héros de Musset, jugés comptables de leurs actes, ont été publiquement condamnés. Bien sûr, il faut se garder de toute interprétation lénifiante. La vengeance n'est pas la justice et si Lorenzo échoue, cet autre manipulateur qu'est le cardinal Cibo triomphe en installant Côme de Médicis sur le trône. Dans le même ordre d'idées, la déchéance de Madame de Merteuil va de pair avec la réhabilitation du libertin Prévan — et on peut même se demander si la Marquise ne fait pas office de bouc émissaire pour une société qui refuse de s'interroger sur ses propres pratiques. S'il se dégage des œuvres de Musset et Laclos un certain pessimisme moral, le discrédit public des manipulateurs contribue néanmoins à souligner leur responsabilité. Chez Arendt, les choses sont plus nettes. Dans « Du mensonge en politique », elle rappelle les conséquences bien réelles qu'a entraînées le désir de faire croire à l'omnipotence : « l'effroyable et silencieuse misère que leurs “solutions” [celles des spécialistes de la solution des problèmes] — la pacification et les transferts de populations, la défoliation, l'emploi du napalm et des projectiles antipersonnel — réservaient à un peuple “ami” qu'il leur fallait “sauver”, et à un “ennemi” qui, avant que nous l'attaquions, n'avaient ni l'intention ni le pouvoir de nous être hostile. » (« Du mensonge en politique », II, p. 31) En persistant à fermer les yeux sur ces faits, les responsables politiques qui ont pris les décisions y aboutissant ont fait preuve d'une ignorance coupable.

La lecture d'Hannah Arendt permettait en outre de montrer que faire croire, c'est être dépositaire des valeurs que l'on transmet et fait vivre, soit directement, soit indirectement, en tant que l'action est susceptible de révéler les principes qui y président. Un candidat soucieux de se placer, tout au long de sa dissertation, dans l'optique de celui qui fait croire s'est approché de cette idée en écrivant que pour convaincre de façon éthique, on peut s'inspirer d'exemples éclairants. Et en effet, à l'inverse de l'entreprise de corruption à laquelle se livrent Lorenzaccio avec Gabrielle (I, 1) et Madame de Merteuil avec Cécile de Volanges, se situe la persuasion par l'exemple, réel ou fictif, telle qu'Arendt l'analyse dans « Vérité et politique » : « Il a souvent été remarqué que, comme dit Jefferson, “un sens vivant et durable du devoir filial est plus efficacement imprimé à l'esprit d'un fils ou d'une fille par la lecture du *Roi Lear* que par tous les volumes arides d'éthique et de théologie qui ont jamais été écrits”, et que, comme dit Kant, “des préceptes généraux empruntés à des prêtres ou à des philosophes, ou même à ses propres ressources, ne sont jamais aussi efficaces qu'un exemple de vertu ou de sainteté”. [...] ces exemples proviennent de l'histoire ou de la poésie, grâce auxquelles, comme Jefferson l'a souligné, un “champ d'imagination entièrement différent est ouvert à notre usage.” » (« Vérité et politique », III, p. 316) Il reste à préciser que l'exercice de la responsabilité individuelle requiert l'autonomie intellectuelle et morale. Il est facile d'opposer sur ce point Madame de Merteuil et Cécile. Danceny ne s'y trompe pas, qui entreprend de « justifier mademoiselle de Volanges » auprès de Madame de Rosemonde (Lettre CLXXIV) : « Mais cependant, ce cœur si simple, ce caractère si doux et si facile, ne se seraient-ils pas portés au bien, plus aisément encore qu'ils ne se sont laissés entraîner vers le mal ? Quelle jeune personne, sortant de même du couvent, sans expérience et presque sans idées, et ne portant dans le monde, comme il arrive presque toujours alors, qu'une égale ignorance du bien et du mal ; quelle jeune personne, dis-je, aurait pu résister davantage à de si coupables artifices ? » (P. 510) L'éducation est certes cruciale pour reconnaître les procédés manipulateurs et s'y soustraire : nombre de candidats l'ont montré, en rapprochant parfois l'exemple de Cécile de celui de Gabrielle, dans *Lorenzaccio*, dont ils se sont souvenus que le personnage éponyme la décrit comme « fille de bonnes gens, à qui leur peu de fortune n'a pas permis une éducation solide » (acte I, scène 1, p. 28). Mais elle est tout aussi décisive pour ne pas avoir recours à de tels procédés. Celle que Cécile a reçue au couvent, et qui n'est pas assimilable à la manipulation, contrairement à ce que l'on a lu dans plusieurs copies, ne lui a pas donné les repères nécessaires. En effet, agir de façon éthique ne revient pas à appliquer mécaniquement des règles morales mal assimilées et désincarnées : cela suppose la formation de la conscience.

La centralité de l'éducation révèle le caractère collectif de la responsabilité engagée dans le faire croire. Approfondir la réflexion en ce sens est d'autant plus indiqué que la première personne du pluriel est employée dans les deux dernières phrases du sujet. Un candidat ancre ainsi remarquablement bien son propos dans l'énoncé : « il semblerait que juger de la moralité des actes [...] devrait se faire à plusieurs, pour assurer le jugement porté ; le “nous” invoqué par Clément Viktorovitch renverrait donc, non pas à une pluralité d'individus, mais bien à une collectivité formant conjointement un jugement. » Il y a lieu, d'abord, de questionner la facilité avec laquelle nous accordons notre adhésion, comme l'ont fait un nombre significatif d'étudiants, qui ont pointé la nécessité de « se créer son propre avis, et non se laisser convaincre par le discours le plus éloquent. » C'est toutefois souvent au niveau individuel que le manque de lucidité a été souligné, au point, comme on l'a dit, de disculper les manipulateurs de façon totalement irrecevable : « la manipulation ne serait pas présente à cause du menteur, a-t-on lu, mais à cause du manipulé. » Réinscrire la croyance individuelle dans la dynamique collective à laquelle elle est indissolublement liée permettait une mise en perspective intéressante. L'œuvre d'Hannah Arendt s'y prête tout particulièrement. Selon la philosophe, les citoyens des démocraties entrent dans le jeu de la manipulation de masse en s'aveuglant volontairement sur les faits, phénomène que renforce précisément le caractère massif de la manipulation : « Tandis que probablement aucune époque passée n'a toléré autant d'opinions diverses sur les questions religieuses ou philosophiques, la vérité de fait, s'il lui arrive de s'opposer au profit et au plaisir d'un groupe donné, est accueillie aujourd'hui avec une hostilité plus grande qu'elle ne le fut jamais » (« Vérité et politique », II, p. 301). Les manipulateurs, explique-t-elle, s'appuient sur la propension à croire ce qui va dans le sens de l'intérêt et du plaisir de l'ensemble d'individus auxquels ils s'adressent, ou renforce leurs convictions. Ainsi Madame de Merteuil procède-t-elle en effet pour entretenir une réputation de vertu conforme à ce que la société exige des femmes, et que personne, une fois qu'elle est bien établie, ne songe à remettre en cause — exception faite de Prévan. La baisse de la vigilance collective est un ressort de la manipulation et c'est par conséquent vis-à-vis de lui-même que chaque membre d'un groupe doit être exigeant. La responsabilité concerne non seulement

« les moyens que nous mobilisons », mais encore ceux que nous acceptons : considérer les mensonges « comme des outils nécessaires et légitimes » en politique, selon les termes d'un passage célèbre mémorisé par beaucoup de candidats (« Vérité et politique », I, p. 289), n'est-ce pas contribuer à les banaliser et à les répandre ? Arendt reprend ce lieu commun, mais elle souligne aussi, à la fin de son article, que « la vérité de fait entre en conflit avec la politique seulement [au] niveau le plus bas des affaires humaines. » (*Ibid.*, V, p. 335) Or, ce niveau n'est pas le tout du domaine politique : on peut s'élever à celui « considérablement plus haut de l'opinion et de l'accord », et tendre vers le « contenu réel de la vie politique » : « la joie et la satisfaction qui naissent du fait d'être en compagnie de nos pareils, d'agir ensemble et d'apparaître en public, de nous insérer dans le monde par la parole et par l'action, et ainsi d'acquérir et de soutenir notre identité personnelle et de commencer quelque chose d'entièrement neuf. » (p. 336) Le jury déplore que trop peu de candidats aient mis en avant cette dimension noble de la politique, idéal vers lequel tendre, et qu'un nombre significatif d'entre eux se soient à l'inverse autorisés des essais d'Hannah Arendt pour normaliser la manipulation. Lorsque celle-ci constate, dans « Du mensonge en politique », que « la prémisse psychologique de la possibilité de manipuler les hommes est devenue l'un des principaux produits en vente sur le marché de l'opinion, l'opinion publique ou celle des spécialistes » (I, p. 18), c'est pour déplorer que la manipulation soit avalisée à la fois par les experts et par l'opinion publique, non pour la légitimer. Dans *Lorenzaccio* également, Musset invite le lecteur à réfléchir à l'attitude du peuple qui cautionne la comédie du pouvoir parce qu'elle le divertit ou l'enrichit. Dans la scène 2 de l'acte I, les écoliers, c'est-à-dire les étudiants, observent fascinés la sortie du bal des Nasi, tandis que le marchand affirme : « J'avoue que ces fêtes-là me font plaisir, à moi. On est dans son lit bien tranquille, avec un coin de ses rideaux retroussé ; on regarde de temps en temps les lumières qui vont et viennent dans le palais ; on attrape un petit air de danse sans rien payer, et on se dit : Hé hé, ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu, sur le cher corps de tous ces braves et loyaux seigneurs. » (p. 33) L'orfèvre qui, dans cette scène, dialogue avec le marchand, se montre beaucoup plus critique que lui : la mascarade ne lui fait nullement oublier la violence et la débauche des Médicis, qu'il dénonce. Cette scène met en lumière l'enjeu collectif du faire croire : il y va, en définitive, des valeurs selon lesquelles nous voulons entrer en relation avec nos semblables, dans la vie politique comme dans la vie sociale et les rapports interpersonnels. Réfléchissant à l'égalité qui préside aux rapports entre les hommes en démocratie, Hannah Arendt écrit ainsi : « Que tous les hommes soient créés égaux n'est ni évident en soi ni démontrable. Nous faisons nôtre cette opinion parce que la liberté est possible seulement parmi les égaux, et nous croyons que les joies et les satisfactions de la libre compagnie doivent être préférés aux plaisirs douteux de l'existence de la domination. De telles préférences sont politiquement de la plus grande importance, et il y a peu de choses par lesquelles les hommes se distinguent aussi profondément les uns des autres. Leur qualité humaine, est-on enclin à dire, et certainement la qualité de toute espèce de relation avec eux, dépend de tels choix. » (« Vérité et Politique », III, p. 314-315) L'exigence éthique, vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres, est alors le gage de la valeur des moyens que nous mobilisons pour convaincre. Pour y satisfaire, il ne faut cesser de se questionner.

Il apparaît finalement que le questionnement qui est au cœur de la citation de Clément Viktorovitch, loin d'être problématique, fonde l'exercice de la responsabilité. Les œuvres au programme le montrent par la négative. Dans « Du mensonge en politique », Arendt reprend la question d'Ellsberg – « comment ont-ils pu ? » (IV, p. 50) —, et explique la façon dont les responsables politiques et leurs conseillers, évoluant dans une « tour d'ivoire » (IV, p. 53), se sont coupés de la réalité sur laquelle ils ont cessé de s'interroger. Ils pouvaient alors continuer à se convaincre non seulement de leurs propres mensonges, mais encore de la possibilité d'en persuader les citoyens, dont Arendt souligne cependant qu'ils ne se sont jamais laissés totalement abuser. Les spécialistes de la solution des problèmes ont quant à eux négligé la réalité d'emblée, au nom de « leur amour de la “théorie”, de l'univers purement intellectuel » (I, p. 22), et ils ont rencontré les idéologues sur le terrain de l'abstraction déréalisante, alors même qu'ils étaient « remarquablement libres de [leurs] péchés » (IV, p. 60). On voit ici le danger de la croyance absolue en des « méthodes » rationnelles, tout autant qu'en des « conceptions mondiales » (*ibid.*) : elles fournissent une grille d'interprétation du réel qui empêche de l'apprécier. Or la responsabilité repose sur le jugement, qu'Arendt oppose au calcul (IV, p. 59) : calculer, c'est manier des chiffres, indépendamment des faits ; apprécier, juger, c'est au contraire se forger une opinion à partir des informations dont on dispose, ou, pour le dire avec Arendt, se fier à l'« aptitude de l'esprit à profiter des enseignements de l'expérience » (IV, p. 58). Le libertinage de Valmont et de Merteuil n'est pas

dépourvu de points communs avec l'idéologie : il est fondé sur l'hyper-rationalisation, obéissant aux principes et aux règles d'une prétendue science qui modélise les comportements et ramène les femmes et les hommes à des types. Le Vicomte et la Marquise traitent leurs victimes avec d'autant moins d'égards qu'ils se croient très supérieurs à elles. La *doxa* libertine dicte leur conduite, même lorsque la naissance du sentiment la met en péril chez Valmont, et le questionnement éthique est d'autant plus facilement relégué à l'arrière-plan que les protagonistes s'estiment affranchis des règles communes. Lorenzo s'est également forgé une vision du monde à laquelle tout fournit aliment. Il prétend « jet[er] la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre », en faisant « comparâ[tre] les hommes devant le tribunal de [sa] volonté » (acte III, scène 3, p. 136) : sans illusions sur l'instauration d'une république à Florence, il soutient que le tyrannicide révélera la vérité et la valeur des êtres. Mais dans ce procès où il met en accusation l'humanité, sur la base d'une unique action, il est le seul juge – et il est juge et partie : le verdict a donc toutes les chances d'être faussé par l'*hybris*. Dans « Vérité et politique », les vertus du questionnement commun – de la réflexion commune, toujours à recommencer — apparaissent plus positivement. Établir que la vérité et la politique sont hétérogènes n'est pas y admettre le mensonge, mais faire valoir que la politique doit être le lieu de la confrontation des opinions, qu'Hannah Arendt réhabilite contre Platon. Selon la philosophe, la vérité, dans son mode d'assertion, est toujours tyrannique, elle ferme la discussion, c'est pourquoi elle n'est pas politique. Il n'en reste pas moins que la vérité de faits doit fonder le dialogue. Précisons néanmoins que chez Hannah Arendt, qui considère que l'éthique et la politique appartiennent à des champs différents, le débat est, *stricto sensu*, un moyen moins éthique qu'authentiquement politique de faire croire. Mais ce qui humanise le monde, le cultive et l'embellit, c'est qu'il soit toujours en débat, comme le note la philosophe en commentant une citation de Lessing, « “Que chacun dise ce que la vérité lui semble, et que la vérité elle-même soit recommandée à Dieu” » (« Vérité et politique », II, p. 297). Selon l'interprétation qu'en fait Hannah Arendt, l'homme ne doit pas renoncer à chercher la vérité, mais il ne saurait en être le juge ultime, et il faut en remercier Dieu — et non s'en plaindre à la manière des Anciens —, car cela ouvre la voie à « l'inépuisable richesse du discours humain », qu'elle estime « infiniment plus significative et riche de sens qu'aucune vérité unique ne sera jamais » (*Ibid.*). À cette richesse participent les œuvres littéraires, qui invitent le lecteur au questionnement éthique, par des moyens divers. Les candidats y ont été sensibles, même si certains ont été un peu trop prompts à considérer que les auteurs « manipulent » leurs lecteurs pour les faire réfléchir. Dans *Les Liaisons dangereuses*, les lecteurs sont ainsi placés en position de complices : ayant accès à la correspondance des libertins, ils peuvent s'interroger sur les procédés que ceux-ci utilisent, tout en mettant leur éthique personnelle à l'épreuve de la fascination pour le mal. Laclos instaure alors une *catharsis* dangereuse, puisqu'elle consiste à confronter les lecteurs au vice et au plaisir que les personnages principaux en retirent. La double préface du roman a été quelquefois mobilisée : ce dispositif porte en effet le lecteur à ne pas être « trop crédule » (p. 70), puisque la « Préface du rédacteur », qui garantit l'authenticité des lettres, conformément à un *topos* du genre épistolaire, est démentie par l'« Avertissement de l'éditeur », qui dénie à la correspondance toute véracité. La polyphonie stimule également le questionnement, dans le roman épistolaire comme dans le drame romantique : la corruption de l'humanité, posée comme indiscutable par Lorenzo, n'est pas une loi naturelle, puisque des personnages comme Marie et Catherine, voire Tebaldeo, viennent l'infirmier. Surtout, la complexité des personnages, opaques à eux-mêmes, et celle des situations, est propice à la réflexion. Dans *Lorenzaccio*, le personnage principal est écartelé entre vice et vertu, dans une société corrompue. Dans *Les Liaisons dangereuses*, où un acte de générosité prétendu permet à la fois de libérer effectivement une famille de ses dettes et de manipuler autrui, et où le piège machiavéliquement tendu par la Marquise de Merteuil au libertin Prévan peut apparaître comme un juste retour des choses, l'ambivalence est parfois vertigineuse. Exercer notre jugement : telle est bien la fonction politique du raconteur d'histoires, selon Hannah Arendt, dans la partie conclusive de « Vérité et politique » (p. 334). Le romancier en particulier, grâce à la « suspension volontaire d'incrédulité » — notion forgée par Coleridge et connue de quelques candidats — enseigne l'acceptation de la réalité, et fait réfléchir. Car ce n'est pas parce que le récit, et en particulier le récit littéraire, est construit pour signifier que son destinataire a accès au sens, ou aux sens, de façon immédiate : il lui revient d'interpréter.

III. Conclusion de la dissertation

Au moment de conclure, les candidats manquent parfois de temps ou d'énergie, et trop souvent la dernière partie de la composition se présente comme la simple reprise des idées-forces du devoir, restituées parfois exactement dans les mêmes termes que dans l'annonce de plan introductive. Il conviendrait d'accorder toute l'attention requise à cette ultime étape du travail, où doit être formulé clairement le point d'aboutissement de la réflexion. En bonne méthode, la conclusion a vocation à donner une réponse ferme à la problématique initialement dégagée. Pour y parvenir, on conseille aux futurs candidats de relire rapidement l'introduction avant de rédiger le bilan de la démonstration, ce qui est en outre de nature à améliorer la cohérence de la copie. Entre l'élaboration de cette introduction, au début de l'épreuve, et celle de la conclusion, le projet initial a pris corps, la pensée s'est approfondie et précisée : cela permet une synthèse qui soit aussi une reformulation. Enfin, il n'est nullement indispensable d'« ouvrir » la réflexion par une question supplémentaire ou par une citation, mais il peut être intéressant de se rapporter une dernière fois au programme, de façon globale.

Les pistes de réflexion précédemment données autorisent la conclusion suivante. En questionnant la limite entre l'art de convaincre et les techniques manipulatoires, et en mettant en lumière l'embarras qui en résulte pour un sujet moral, Clément Viktorovitch pose le problème de la possibilité d'une éthique du faire croire fondée sur les moyens, au risque de susciter un certain relativisme. Il est indéniable qu'aux interrogations éthiques, les procédés n'offrent pas toujours de réponses tranchées. Mais celui qui entreprend d'agir sur autrui peut se fier à son sens moral pour hiérarchiser les moyens qu'il emploie, des plus manipulatoires aux plus honnêtes. Une telle évaluation n'est pas affaire de point de vue. Elle est à la fois réalisable et nécessaire : dans la parole, la responsabilité est engagée, or pour promouvoir l'exercice de cette dernière, il faut poser l'existence d'une différence nette entre convaincre et manipuler. Ainsi l'éthique du faire croire est-elle susceptible de trouver une base plus assurée. Il est néanmoins heureux que celle-ci ne soit nullement une science exacte, car pour statuer sur les moyens que nous mobilisons, nous ne devons pas cesser de nous interroger. En sondant les ambiguïtés morales inhérentes à l'action, Laclos, Musset et Arendt concourent à affûter la réflexion éthique. En démontant les procédés de la manipulation et de la conviction, et en soulignant les enjeux opposés, ils contribuent également à fixer des repères stables, et particulièrement utiles pour décrypter les discours et les images à l'ère de la post-vérité.

IV. Orthographe et expression

À l'issue de ce rapport, le jury souhaite attirer l'attention des futurs candidats sur le fait que la qualité de l'expression écrite entre dans l'évaluation de l'épreuve d'Humanités, comme l'indique la notice du concours. Les erreurs d'orthographe, les fautes de syntaxe et les impropriétés peuvent faire perdre jusqu'à deux points sur vingt, et elles sont susceptibles de faire baisser davantage encore la note attribuée lorsqu'elles empêchent le correcteur d'accéder pleinement à la pensée du candidat.

Le niveau de langue des dissertations est globalement correct, mais il existe entre les copies de grandes disparités. Là où certains travaux se distinguent par une orthographe irréprochable, et même une expression élégante, la lisibilité d'autres compositions est entravée par des erreurs trop nombreuses, voire obérée par une utilisation très défailante des notions et des mots, relatifs au programme ou non. Quelques compositions combinent de façon particulièrement regrettable des lacunes linguistiques importantes à un travail sérieux sur le programme. On conseille donc aux étudiants de consacrer une partie de la préparation à l'épreuve à améliorer leur maîtrise de la langue, tant du point de vue orthographique que lexical, si le besoin s'en fait sentir, et de ménager le temps de la relecture le jour de la composition. Précisons que les noms propres doivent recevoir leur part d'attention : il est regrettable qu'ils aient été trop souvent écorchés lors de cette session.

Enfin, il convient que la copie soit clairement présentée : les ratures trop nombreuses, les astérisques renvoyant à des ajouts en bas de page ou en fin de copie, les lignes passées en prévision de telle partie ou sous-partie n'atteignant pas, finalement, l'ampleur escomptée, ou les graphies difficilement déchiffrables nuisent à la fluidité de la lecture et empêchent de bien suivre la progression de la réflexion. Enfin, il faut renoncer à donner le titre des œuvres sous forme d'abréviation : dans trop de copies, « Du mensonge en politique » a été désigné par « MP », et « Vérité et politique » par VP.

Cette pratique doit être réservée à la prise de notes : le jour du concours, elle peut être interprétée comme de la désinvolture, même si le jury est conscient de la rapidité de l'épreuve pour les candidats.

En identifiant les manques qui ont affecté les travaux cette année, et en mettant en évidence les aspects les mieux réussis, nous espérons avoir contribué au succès des futurs candidats. Nous les invitons à aborder l'épreuve d'Humanités avec autant de sérieux et d'engagement que leurs prédécesseurs, de manière à être en mesure, le jour du concours, de serrer au plus près la singularité de la pensée exprimée dans la citation qui leur sera soumise, et de développer à partir de celle-ci une réflexion construite, personnelle et étayée. Dans les conditions actuelles de diffusion des informations et des croyances, la qualité de cette réflexion est cruciale.